

*In Memoriam* Jeannine Boëldieu-Trevet (1942-2022)

Dossier I : Femmes, violences et guerres dans le monde gréco-romain

Annie ALLÉLY – Présentation de la journée d'études « Parabainô : Femmes, violences et guerres dans le monde gréco-romain »

Jeannine BOËLDIEU-TREVET – Phérétimè de Cyrène : pouvoir, guerre, genre et transgression

Jérôme WILGAUX – La guerre du Péloponnèse : une violence paroxystique

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS – Le viol des femmes en temps de guerre. Le cas de l'armée d'Alexandre entre 335 et 324 avant J.-C.

Immacolata ERAMO – Des femmes lanceuses de tuiles

Sophie HULOT – Les femmes dans les violences de guerre du monde romain (III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-I<sup>er</sup> siècle après J.-C.)

Annie ALLÉLY – Violences au temps des guerres civiles de la fin de la République : l'exemple de Fulvie

Dossier II : *Symmachia-societas-foedus* : les alliances militaires à l'épreuve de la guerre, de Philippe V à Paul Émile (221 à 160 avant J.-C.)

Jean-Christophe COUVENHES, Lucia ROSSI – *Symmachia-societas-foedus* : les alliances militaires à l'épreuve de la guerre, de Philippe V à Paul Émile (221 à 160 avant J.-C.)

Thierry LUCAS – La Béotie et les Antigonides, entre alliance et clientélisme

Jean-Christophe COUVENHES – L'intégration très provisoire de Sparte dans la *koinè symmachia* macédonienne après la défaite de Sellasie (222-219 avant J.-C.)

Denis KNOEPFLER – Une neutralité devenue impraticable : données épigraphiques, anciennes et nouvelles, sur la politique d'Athènes de sa libération en 229/228 à l'ambassade de Képhisodôros à Rome en 198/197 avant J.-C.

Mathieu ENGERBEAUD – L'échec du siège de Corinthe (198 avant J.-C.) et ses conséquences sur l'alliance romaine avant Cynoscéphales

Lucia ROSSI – Ptolémée V Épiphane et la tutelle romaine : une réécriture tardive ?

Pierre SÁNCHEZ – L'alliance fragile entre Rome et les Illegètes (218-195 avant notre ère)

Catherine WOLFF – Les transfuges dans les traités de paix entre Rome et les communautés hellénistiques de 221 à 160 avant J.-C.

Articles variés

Samra AZARNOUCHE, Maxime PETITJEAN – Sasanian Warriors in Context: Historical and Religious Commentary on a Middle Persian Chapter on *Artēštārān* (*Dēnkard* VIII.26)

Guillaume SARTOR – Le rôle des fédérés transcaucasiens dans les guerres persiques d'Héraclius (622-628). 2<sup>e</sup> partie : Combattre pour l'Empire

Comptes rendus

Revue publiée avec le soutien de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (UFC), du laboratoire CReAAH (Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire, UMR 6566, Le Mans Université), d'AnHIMA (Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques, UMR 8210), de l'université Paris 1-Panthéon Sorbonne, d'Orient & Méditerranée - Textes, Archéologie, Histoire (UMR 8167) et de l'École doctorale 022 « Mondes antiques et médiévaux » de Sorbonne Université

ISSN 2491-6943 – 25 €



Revue internationale  
**HIMA**  
d'Histoire Militaire Ancienne

Dossier I : Femmes, violences et guerres  
dans le monde gréco-romain

Folder I: Women, Violence, and War  
in the Greco-Roman World

Dossier II : *Symmachia-societas-foedus* :  
les alliances militaires à l'épreuve de la guerre,  
de Philippe V à Paul Émile (221 à 160 avant J.-C.)

Folder II: *Symmachia-Societas-Foedus*:  
Military Alliances in War, from Philip V  
to L. Aemilius Paullus Macedonicus (221 to 160 BC)

n° 11-2022

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ

**Directeur**

Giusto Traina,  
Professeur à la faculté des Lettres de Sorbonne Université [Rome,  
Iran et Caucase, Antiquité tardive]

**Directeur adjoint**

Jean-Christophe Couvenhes,  
Maître de conférences à la faculté des Lettres de Sorbonne  
Université [Grèce, Hellénistique]

**Secrétariat de rédaction**

Marion Franchet-Lamalle,  
École Doctorale 1 de la faculté des Lettres de Sorbonne  
Université, *Secrétaire de rédaction*

Maxime Petitjean,  
Agrégé et docteur en Histoire [Rome], *Secrétaire de rédaction  
adjoint - Responsable des comptes rendus*

**Comité éditorial**

Philippe Abrahamsi,  
Professeur à l'Université de Lille [Proche Orient ancien]

Nathalie Barrandon,  
Professeure à l'Université de Reims Champagne-Ardenne [Rome]

Laura Battini,  
Chargée de Recherche dans l'unité de recherche PROCLAC  
(UMR 7192 - CNRS/Collège de France/EPHE) [Proche Orient  
ancien]

Christophe Batsch,  
Maître de conférences à l'Université de Lille [Monde juif]

Jean-Michel Carrié,  
Professeur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales  
[Antiquité tardive, Byzance]

Jérémy Clément,  
Maître de conférences à l'Université Paris Nanterre [Grèce,  
Hellénistique]

Jean-Nicolas Corvisier,  
Professeur honoraire à l'Université d'Artois [Grèce]

Mathieu Engerbeaud,  
Maître de conférences à Aix-Marseille Université [Rome]

Isabelle Pimouguet-Pédarros,  
Professeure à l'Université de Nantes [Grèce, Hellénistique]

Pierre Tallet,  
Professeur à la faculté des Lettres de Sorbonne Université [Égypte  
pharaonique]

Catherine Wolff,  
Professeure à l'Université d'Avignon et des pays du Vaucluse  
[Rome]

**Comité scientifique international**

F. Bérard (Lyon – Rome) ; C. Brélaz (Fribourg – Hellénistique, Rome) ;  
P. Brun (Bordeaux – Grèce) ; P. Butterlin (Paris – Proche Orient ancien) ;  
F. Cadiou (Bordeaux - Rome) ; M. Coltelloni-Trannoy (Paris – Rome,  
Afrique) ; S. Cosentino (Byzance) ; P. Cosme (Rouen - Rome) ; V. Cuche  
(Nice – Grèce) ; I. Eramo (Bari – Rome, Byzance) ; F.M. Fales (Udine –  
Proche Orient ancien) ; P. Faure (Lyon – Rome) ; C. Fischer-Bovet (Los  
Angeles – Égypte hellénistique et romaine) ; F. Gazzano (Gènes – Grèce) ;  
A. Gonzales (Besançon – Rome) ; B. Isaac (Tel Aviv – Rome) ; M. Kazanski  
(Paris – Haut Moyen Age, Byzance) ; M. Khanoussi (Tunis – Rome) ;  
J.-M. Kowalski (Brest – Grèce) ; Y. Le Bohec (Paris – Rome) ; P. Le Roux  
(Paris – Rome) ; J. Lévi (Paris – Chine ancienne) ; K. Maksymiuk (Siedlce  
– Rome, Iran) ; R. Martinez Lacy (Mexico – Grèce, Hellénistique) ;  
P. Piacentini (Milan – Égypte pharaonique) ; M. Reddé (Paris – Rome) ;  
J. Rzepka (Varsovie – Grèce, Hellénistique) ; N. Sekunda (Gdańsk – Grèce,  
Hellénistique) ; M.A. Speidel (Zurich – Rome) ; E. Wheeler (Durham, NC  
– Grèce, Rome) ; C. Zuckerman (Paris– Byzance)

Le Comptoir des Presses d'Universités  
<http://www.lcdpu.fr>

Presses universitaires de Franche-Comté  
<http://pufc.univ-fcomte.fr/>

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

Revue internationale  
d'Histoire Militaire Ancienne

HIMA 11  
2022

Dossier I : Femmes, violences et guerres  
dans le monde gréco-romain

Dossier II : *Symmachia-societas-foedus* : les alliances  
militaires à l'épreuve de la guerre,  
de Philippe V à Paul Émile (221 à 160 avant J.-C.)

Presses universitaires de Franche-Comté

## SOMMAIRE

---

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS, Nathalie BARRANDON – <i>In Memoriam</i> Jeannine Boëldieu-Trevet (1942-2022) . . . . .	9
DOSSIER I : FEMMES, VIOLENCES ET GUERRES DANS LE MONDE GRÉCO-ROMAIN	
Annie ALLÉLY – Présentation de la journée d'études « Parabainò : Femmes, violences et guerres dans le monde gréco-romain » . . . . .	15
Jeannine BOËLDIEU-TREVET – Phérétimè de Cyrène : pouvoir, guerre, genre et transgression . . . . .	21
Jérôme WILGAUX – La guerre du Péloponnèse : une violence paroxystique. . . . .	43
Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS – Le viol des femmes en temps de guerre. Le cas de l'armée d'Alexandre entre 335 et 324 avant J.-C. . . . .	61
Immacolata ERAMO – Des femmes lanceuses de tuiles . . . . .	87
Sophie HULOT – Les femmes dans les violences de guerre du monde romain (III <sup>e</sup> siècle avant J.-C.-I <sup>er</sup> siècle après J.-C.) . . . . .	103
Annie ALLÉLY – Violences au temps des guerres civiles de la fin de la République : l'exemple de Fulvie . . . . .	119
DOSSIER II : <i>SYMMACHIA-SOCIETAS-FOEDUS</i> : LES ALLIANCES MILITAIRES À L'ÉPREUVE DE LA GUERRE, DE PHILIPPE V À PAUL ÉMILE (221 À 160 AVANT J.-C.)	
Jean-Christophe COUVENHES, Lucia ROSSI – <i>Symmachia-societas-foedus</i> : les alliances militaires à l'épreuve de la guerre, de Philippe V à Paul Émile (221 à 160 avant J.-C.) . . . . .	137
Thierry LUCAS – La Béotie et les Antigonides, entre alliance et clientélisme . . . . .	141

Jean-Christophe COUVENHES – L'intégration très provisoire de Sparte dans la <i>koinè symmachia</i> macédonienne après la défaite de Sellasie (222-219 avant J.-C.) . . . . .	159
Denis KNOEPFLER – Une neutralité devenue impraticable : données épigraphiques, anciennes et nouvelles, sur la politique d'Athènes de sa libération en 229/228 à l'ambassade de Képhisodôros à Rome en 198/197 avant J.-C. . . . .	187
Mathieu ENGERBEAUD – L'échec du siège de Corinthe (198 avant J.-C.) et ses conséquences sur l'alliance romaine avant Cynoscéphales . . . . .	241
Lucia ROSSI – Ptolémée V Épiphanes et la tutelle romaine : une réécriture tardive ? . . . . .	263
Pierre SÁNCHEZ – L'alliance fragile entre Rome et les Illyriens (218-195 avant notre ère) . . . . .	289
Catherine WOLFF – Les transfuges dans les traités de paix entre Rome et les communautés hellénistiques de 221 à 160 avant J.-C. . . . .	315
ARTICLES VARIÉS	
Samra AZARNOUCHE, Maxime PETITJEAN – Sasanian Warriors in Context: Historical and Religious Commentary on a Middle Persian Chapter on <i>Artēštārān</i> ( <i>Dēnkard</i> VIII.26) . . . . .	331
Guillaume SARTOR – Le rôle des fédérés transcauciens dans les guerres persiques d'Héraclius (622-628). 2 <sup>e</sup> partie : Combattre pour l'Empire . . . . .	385
COMPTES RENDUS . . . . .	417
RÉSUMÉS. . . . .	447

IN MEMORIAM JEANNINE BOËLDIEU-TREVET (1942-2022)

---



C'est avec beaucoup de tristesse que nous vous annonçons le décès de Jeannine Boëldieu-Trevet, qui nous a quittés le jeudi 20 janvier 2022.

Jeannine Boëldieu-Trevet était agrégée d'histoire, docteure en histoire de l'Antiquité et chercheuse associée au CRHIA (Centre de recherches en histoire internationale et atlantique, UR 1163, université de Nantes). Tout en menant une carrière dans l'enseignement secondaire en classes préparatoires au Mans, notamment au lycée Montesquieu, elle avait préparé une thèse de doctorat sur *L'exercice et l'art du commandement dans la guerre du Péloponnèse*, qu'elle avait soutenue en 1997 à l'université de Rennes 2 sous la direction du professeur Yvon Garlan. Ce dernier avait ouvert en France, à la suite d'André Aymard, la voie de la polémologie en Grèce ancienne. Par ses travaux, Jeannine Boëldieu-Trevet a contribué à développer et à nourrir considérablement ce champ d'études, s'inscrivant ainsi dans les traces de son maître dont elle revendiquait haut et fort l'héritage et avec lequel elle est restée liée jusqu'à la fin.

Sa thèse a été publiée sous le titre *Commander dans le monde grec au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère* aux Presses universitaires de Franche-Comté, à Besançon, en 2007. Elle a en effet toujours maintenu une activité scientifique soutenue. Ces dernières années, elle était une participante active des séminaires d'Isabelle Pimouguet-Pédarros du CRHIA ou de celui d'Edmond Lévy (« Le vocabulaire politique en Grèce ancienne ») à l'ENS-Ulm. Seule ou en collaboration, elle a publié divers articles et contributions à des tables rondes ou colloques sur le commandement, la guerre de siège, les violences, sauvageries et actes intolérables, les rapports entre guerre, société et pouvoir. Elle a aussi travaillé sur l'œuvre d'Hérodote (*Lire Hérodote*, en collaboration avec Daphné Gondicas, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005) ou celles de Xénophon et d'Énée le Tacticien, car Jeannine Boëldieu-Trevet était aussi une helléniste avertie, très attachée à la traduction et à l'analyse des textes grecs.

C'est bien logiquement que l'équipe Parabainô fit appel à son expertise. On ne citera ici que quelques articles fondateurs du projet :

- « Platées trois fois châtiée (480, 429-27, 373 av. n. è.) », dans Guillhembet J.-P., Gilli P. (éds), *Le Châtiment des villes dans les espaces méditerranéens de l'Antiquité à la Révolution française*, colloque international de Montpellier, 11-13 juin 2009, Turnhout, Brepols, 2012, p. 35-48.
- « L'intolérable en temps de guerre chez les orateurs athéniens du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère », *Ktèma*, 38, 2013, p. 231-247.
- « Le sauvage en soi : violences "excessives" en temps de guerre dans le monde grec (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles) », dans Charpentier M.-Cl., Boehm I. (éds), *Marges, limites, frontières du sauvage dans l'Antiquité*, colloque international de Besançon, 25-26 octobre 2007, *Cahiers des études anciennes*, 52, 2015, p. 149-172.

Dans le cadre du programme, outre son implication dans la base de données et dans les séminaires, Jeannine Boëldieu-Trevet avait publié : « Une matrice de la transgression dans le monde occidental ? Les conquêtes de Crésus et de Cyrus selon Hérodote », dans Barrandon N., Pimouguet-Pédarros I. (éds), *La Transgression en temps de guerre, de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, PUR, 2021, p. 31-48, puis : « 335 avant J.-C. : Thèbes "arrachée en un jour du sol de la Grèce" (Eschine, *Contre Ctésiphon*, 133) », *Revue internationale d'histoire militaire ancienne*, 10, 2021, p. 119-144. Sa communication intitulée « Phérétimè de Cyrène : pouvoir, guerre, genre et violences extrêmes », prononcée le 27 mai 2021 lors de la journée d'études organisée par Annie Allély, est publiée dans ce numéro. Il y a encore quelques mois, elle écrivait de nouvelles études de cas pour le programme.

Ces quelques exemples montrent, s'il le fallait, combien Jeannine Boëldieu-Trevet était une éminente spécialiste de la guerre en Grèce antique. Tout son travail reflète aussi une personnalité que nous regrettons déjà. Sa très grande rigueur scientifique et son savoir savant n'ont répondu à d'autres ambitions que d'approfondir la connaissance historique de peuples, d'une langue, d'un territoire qui lui étaient chers, les Grecs, le grec et la Grèce. Au-delà, c'est bien l'humanisme qui guidait ses recherches. C'était une collègue avec laquelle il nous plaisait de travailler ; une collègue dont on retiendra la force et l'ouverture intellectuelles, l'implication dans les projets collectifs. C'était aussi et avant tout une amie, enthousiaste, joyeuse et fidèle avec laquelle nous échangeons beaucoup.

Elle va beaucoup nous manquer. Nous pensons aujourd'hui plus particulièrement à sa famille, son époux, ses enfants et ses petits-enfants qui étaient si chers à son cœur.

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS, Nathalie BARRANDON

## Bibliographie de Jeannine Boëldieu-Trevet<sup>1</sup>

### Thèse de doctorat

*L'exercice et l'art du commandement dans la guerre du Péloponnèse*, université Rennes 2, 1997, sous la direction d'Yvon Garlan.

Thèse publiée sous le titre *Commander dans le monde grec au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère*, Besançon, PUFC, 2007.

### Publications

« Brasidas : la naissance de l'art du commandement », dans Brulé P., Oulhen J. (éds), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne. Hommages à Yvon Garlan*, Rennes, PUR, 1997, p. 147-158.

« Commandement et institutions dans les cités grecques de l'époque classique », *Pallas*, 51, 1999, p. 81-104. *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490-322 avant J.-C.)*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 1999, en collaboration avec D. Gondicas.

« Étrangers et citoyens : le maintien de l'ordre dans une cité assiégée selon Énée le Tacticien », dans Molin M. (dir.), *Les Régulations sociales dans l'Antiquité*, colloque d'Angers, 23-24 mai 2003, Rennes, PUR, 2005, p. 21-41, en collaboration avec K. Mataranga.

*Lire Hérodote*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005, en collaboration avec D. Gondicas.

« Des soldats bien portants : vivres et santé aux armées dans l'œuvre de Xénophon », dans Corvisier J.-N. (éd.), *Guerre et démographie dans le monde antique*, colloque international d'Arras, 14-15 décembre 2001, Paris-Feuchy, CRUSUDMA-Kronos BY, 2006, p. 35-49.

« Signes et décisions dans l'œuvre de Xénophon », dans Fartzoff M., Geny É., Smadja É. (éds), *Signes et destins d'élection dans l'Antiquité*, colloque international de Besançon, 16-17 novembre 2000, Besançon, PUFC, 2006, p. 33-48.

« Le commerce maritime des Samiens à l'époque archaïque », dans Napoli J. (éd.), *Ressources et activités maritimes des peuples de l'Antiquité*, colloque international de Boulogne-sur-Mer, 12-14 mai 2005, *Les Cahiers du littoral*, 2/6, 2008, p. 239-252, en collaboration avec D. Gondicas.

« De Thucydide à Xénophon ou des Quatre cents aux Trente », dans Fromentin V., Gotteland S., Payen P. (dir.), *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle*, actes des colloques de Bordeaux, 16-17 mars 2007, 30-31 mai 2008 et de Toulouse, 23-25 octobre 2008, Bordeaux, Ausonius, 2010, p. 291-305.

« Le siège de Rhodes (305-304 av. n. è.) : l'organisation de la défense. Comparaison avec la *Poliorkétique* d'Énée le Tacticien », dans Faucher N., Pimouguet-Pédarros I. (éds), *Les Sièges de Rhodes de l'Antiquité à la période moderne*, Rennes, PUR, 2010, p. 57-84.

« Dire l'Autre et l'Ailleurs ? Récit, guerre et pouvoir dans l'*Anabase* de Xénophon », dans Guelfucci M.-R., Hinard Fr. (éds), *Jeux et enjeux de la mise en forme. Aux marges de l'histoire ?*, colloque international de Besançon, 29 novembre-2 décembre 2006, *Dialogues d'histoire ancienne*, supplément 4/2, 2011, p. 351-369.

« Le vocabulaire du commandement dans les traités militaires », *Ktéma*, 36, 2011, p. 211-234.

<sup>1</sup> Rassemblée par Jean-Christophe Couvenhes.



- « Platées trois fois châtiée (480, 429-27, 373 av. n. è.) », dans Guilhembet J.-P., Gilli P. (éds), *Le Châtiment des villes dans les espaces méditerranéens de l'Antiquité à la Révolution française*, colloque international de Montpellier, 11-13 juin 2009, Turnhout, Brepols, 2012, p. 35-48.
- « L'intolérable en temps de guerre chez les orateurs athéniens du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère », *Ktéma*, 38, 2013, p. 231-247.
- « Le sauvage en soi : violences "excessives" en temps de guerre dans le monde grec (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles) », dans Charpentier M.-Cl., Boehm I. (éds), *Marges, limites, frontières du sauvage dans l'Antiquité*, colloque international de Besançon, 25-26 octobre 2007, *Cahiers des études anciennes*, 52, 2015, p. 149-172.
- « Les commandements alliés dans le monde grec de la deuxième guerre médique à la bataille de Chéronée », dans Couvenhes J.-Chr. (dir.), *La Symmachia comme pratique du droit international dans le monde grec. D'Homère à l'époque hellénistique*, *Dialogues d'histoire ancienne*, supplément 16, 2016, p. 67-95.
- « Manger et boire, signes d'altérité dans l'Enquête d'Hérodote et l'Anabase de Xénophon », dans Costantini M., Graziani Fr., Laimé A., Ott Chr. (éds), *Manger, parler, penser et l'écrire*, colloque de Saint-Denis, université Paris 8, 10-12 juin 2010, Vincennes-Saint-Denis, PUV (bibliothèque numérique), 2016, p. 81-86.
- « Des nouveau-nés mal formés et un roi boiteux : histoires spartiates », dans Allély-Padais A. (dir.), *Handicaps, malformations et infirmités dans l'Antiquité*, journée d'études, 25 septembre 2015, *Pallas*, 106, 2018, p. 213-228.
- « Une matrice de la transgression dans le monde occidental ? Les conquêtes de Crésus et de Cyrus selon Hérodote », dans Barrandon N., Pimouguet-Pédarros I. (éds), *La Transgression en temps de guerre, de l'Antiquité à nos jours*, deuxième table ronde, 19-20 juin 2018, Rennes, PUR, 2020, p. 21-47.
- « 335 avant J.-C. : Thèbes "arrachée en un jour du sol de la Grèce" (Eschine, *Contre Crésiphon*, 133) », *Revue internationale d'histoire militaire ancienne*, 10, 2021, p. 119-144 [journée d'études Parabainô, château de Vincennes, 25 septembre 2020 ; également en ligne sur <https://www.parabaino.com/evenements/journee-detude-25-septembre-2020/>].
- « Phérétime de Cyrène : pouvoir, guerre, genre et transgression », dans Allély A. (dir.), *Femmes, violences et guerres dans le monde gréco-romain*, journée d'études Parabainô, université du Mans, 27 mai 2021, *Revue internationale d'histoire militaire ancienne*, 11, 2022, p. 21-42.

## COMPTES RENDUS

---

Jeremy ARMSTRONG, Matthew TRUNDLE (éds), *Brill's Companion to Sieges in the Ancient Mediterranean*, Leiden-Boston, Brill, 2019, 353 p., 133 €, ISBN 9789004373617.

Cet ouvrage, publié sous la direction de Jeremy Armstrong et Matthew Trundle dans la prestigieuse collection « Brill », constitue le volume 3 de la série *Warfare in the Ancient Mediterranean World*, de la *Brill's Companions in Classical Studies*. Il porte sur les sièges à l'époque antique dans l'espace méditerranéen, de l'Égypte pharaonique à l'Empire néo-assyrien, en passant par la Grèce classique et hellénistique ainsi que par le monde romain du début de la République à la fin de l'Empire. Il est le produit d'un *workshop* qui s'est tenu en septembre 2013 à l'université d'Auckland à l'initiative du Professeur Anthony Spalinger, sous le titre *Ancient Fortifications and Sieges*. Le projet de publication a été repris quelques années plus tard par Jeremy Armstrong et Matthew Trundle, tous deux enseignants-chercheurs à l'université d'Auckland, qui ont choisi de faire des communications proposées dans ce *workshop* le cœur du présent ouvrage, en les rassemblant autour d'une thématique commune, celle des sièges en Méditerranée antique. Matthew Trundle n'a pu malheureusement assister à la publication de ce travail qui était encore sous presse au moment de son décès, en juillet 2019. L'ouvrage, qui lui est dédié à titre posthume, se compose de quatorze contributions, appelées « chapitres », mais qui en définitive forment une série d'articles autonomes, chacun suivi d'une bibliographie sélective. L'ensemble s'achève par un index (de personnes, de lieux et de peuples). Le chapitre 1, écrit par Jeremy Armstrong et Matthew Trundle, tient lieu d'introduction et de présentation des différentes contributions. Il fait écho à l'épilogue rédigé par Fernando Echeverria qui met en perspective les conclusions des différents contributeurs et ouvre plusieurs pistes de recherche. Entre l'introduction (chapitre 1) et l'épilogue prennent place différents chapitres, les uns proposant une synthèse générale sur un aspect de la guerre de siège (chapitres 2 et 14), les autres, des études de cas par période et zone géographique (chapitres 3 à 13).

Avant de présenter chacune de ces contributions, il convient de donner une définition de la guerre de siège, mais aussi de questionner la chronologie et l'espace géographique

retenus dans cet ouvrage. Dans leur introduction (chapitre 1), Jeremy Armstrong et Matthew Trundle notent que le siège est un lieu d'attaque et de défense, et que par conséquent, on ne peut étudier cette pratique guerrière sans s'intéresser aux fortifications. Celles-ci sont en effet à prendre en compte dans l'étude de la guerre de siège, mais doivent être intégrées dans une réflexion plus large sur les stratégies défensives et les forces militaires d'un État ou d'une communauté. Plus encore, il convient de revenir à la conception que les Grecs anciens avaient de la *poliorkia*, terme que l'on traduit par « poliorcétique » et qui, à partir du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., commença à être employé dans les sources littéraires, tout autant que dans la documentation épigraphique, dans sa plus large acception, à savoir l'ensemble des procédés stratégiques, tactiques et techniques utilisés en vue de s'emparer d'une place forte, mais aussi tous les moyens de défense mis en œuvre en vue de résister activement à l'ennemi (Isabelle Pimouguet-Pédarros, *La Cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorkète*, Paris, 2011, p. 19). C'est d'ailleurs ainsi que la guerre de siège a été comprise dans l'ouvrage dirigé par Alex Dowdall et John Horne, sous le titre, *Civilians Under Siege from Sarajevo to Troy*, paru en 2018, dans lequel la notion de siège ne renvoie pas uniquement à la ville assiégée, car ce qu'il se passe à l'intérieur ou aux abords immédiats de celle-ci est indissociable des opérations militaires menées à l'extérieur, sur le territoire, telles que la petite guerre et la guérilla qui peuvent lui être associées (Alex Dowdall, John Horne, *Civilians Under Siege from Sarajevo to Troy*, Dublin, 2018). Mais par-delà ces questions de définition, on peut regretter que Jeremy Armstrong et Matthew Trundle n'aient pas fait mention de cette publication qui, comme la leur, commence par une introduction sur la résurgence de la guerre de siège en Méditerranée, notamment en Syrie, avec les assauts lancés par l'armée de Bachar el-Assad contre les villes de Homs et de Daraya (2011 et 2012) ou par l'État islamique contre la ville de Deir ez-Zor (2014).

La guerre de siège, notamment en Méditerranée orientale, est devenue une actualité, comme elle l'était aussi dans l'Antiquité. L'espace retenu par Jeremy Armstrong et Matthew Trundle est donc de ce point de vue tout à fait pertinent : cet espace couvre les régions situées autour du bassin méditerranéen, sur un temps long qui s'étend des années 3000 avant J.-C., avec l'Égypte pharaonique, jusqu'aux années 537/538 après J.-C., avec le siège de Rome par les Ostrogoths. À ce titre, l'ouvrage n'est pas sans lien avec celui de Paul Bentley Kern, publié en 1999 sous le titre *Ancient Siege Warfare*, dans lequel est proposée une étude de la guerre de siège au Moyen-Orient ancien (Israël, Mésopotamie, Perse), dans le monde grec classique et hellénistique, puis au temps de la domination de Rome. Les chapitres de Paul Bentley Kern recouvrent une partie des régions et des thématiques qui nous occupent ici de sorte qu'il n'aurait pas été inutile de la part des éditeurs de faire également mention de cette publication dans leur présentation historiographique (p. 8-10). Cela étant précisé, que ressort-il de chacune de ces contributions ? Commençons par celles proposant une synthèse générale sur un aspect de la guerre de siège, chapitres 2 et 14.

Le chapitre 2, écrit par Gwyn Davies, porte sur l'environnement du siège. À travers des exemples pris principalement dans le monde romain, l'auteur montre combien les conditions climatiques, la topographie, les questions logistiques touchant

à l'approvisionnement des troupes et aux ressources locales, étaient déterminantes dans la conduite d'un siège. De ces facteurs externes dépendait également la nature des travaux et des infrastructures à mettre en œuvre sur le terrain tout autant que les tactiques d'attaques. Le chapitre 14 porte sur la représentation des sièges antiques dans la littérature gréco-romaine et la réception de ces événements aux périodes suivantes : Josh Levithan montre ce que les périodes médiévale et moderne ont retenu de la prise de Troie ainsi que des sièges les plus mémorables de l'Antiquité, mettant ainsi en évidence un certain nombre de *topoi* littéraires ; il montre aussi comment la dimension épique de ces événements a été exploitée au XVI<sup>e</sup> siècle dans la poésie de Torquato Tasso ou encore dans celle de Ludovico Ariosto.

Entre ces deux chapitres prennent place les études de cas par période et zone géographique. Dans le chapitre 3, Luis R. Sidall présente une étude sur la guerre de siège à la période néo-assyrienne, soit entre le IX<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : il établit un lien entre cette pratique guerrière et l'impérialisme assyrien (conquête notamment du Croissant fertile), puis rend compte des différentes tactiques de siège et procédés de défense en usage dans cette partie de l'Orient. Il dresse ainsi un tableau très complet des méthodes utilisées par l'armée néo-assyrienne pour s'emparer des places fortes, qui, selon les circonstances, recourait au blocus, ou à l'assaut au moyen de dispositifs élémentaires, tels que des rampes ou des échelles. Le chapitre 4 fait écho à celui-ci puisqu'il questionne les pratiques de siège néo-assyriennes à travers l'étude critique des bas-reliefs qui ornaient les façades extérieures des palais. Davide Nadali montre que les images sont centrées sur le roi et son entourage immédiat et qu'elles ne rendent pas compte de tout le déroulement d'un siège. Ce sont donc des témoignages partiels au service de l'idéologie royale.

Puis viennent deux chapitres consacrés à l'Égypte ancienne. Le chapitre 5 traite du développement de l'assaut sous les pharaons, de la fin de la période prédynastique (3200-2181) à la 20<sup>e</sup> dynastie (1186-1069). Bret H. Heagren, en se fondant sur les images et les textes, rend compte des pratiques de siège égyptiennes sur plusieurs millénaires – pratiques marquées par un certain nombre de permanences. Il donne une définition de la « guerre d'assaut », une attaque en force qu'il différencie du siège à proprement parler, montrant que les Égyptiens avaient une tactique de prédilection qui consistait à engager des combats devant les remparts, puis à lancer des assauts au moyen d'échelles et d'engins de percussion, couverts par les tirs des archers. Le chapitre 6, écrit par Allan B. Lloyd, porte sur la défense de l'Égypte au IV<sup>e</sup> siècle à travers ses fortifications et ses échecs face aux puissances extérieures. La chronologie retenue correspond au temps des invasions perses, celles d'Artaxerxès II (374) et d'Artaxerxès III (343/342), puis au temps des invasions macédoniennes, celle de Perdicas (321) suivie, quelques décennies plus tard, par celle d'Antigone et de son fils Démétrios (306). Cette étude montre tout l'intérêt géostratégique que représentait l'Égypte pour les rois perses et les souverains hellénistiques ; elle permet aussi de comparer les façons dont furent menées ces différentes campagnes, de mettre au jour les moyens défensifs dont la région disposait sous les derniers pharaons puis dans les premiers temps de la domination lagide, sous Ptolémée (323-306).

Suivent trois chapitres portant sur la guerre de siège dans le monde grec aux époques classique et hellénistique, dont les approches sont très différentes les unes des autres. Matthew Trundle, dans le chapitre 7, dresse un tableau des techniques d'armement et des procédés de siège dont disposaient les Grecs et mène une réflexion sur les transferts culturels, en l'occurrence l'introduction d'engins et de tactiques d'origine orientale. Son étude, qui couvre une période allant de la fin du VI<sup>e</sup> siècle à la mort d'Alexandre, est une synthèse utile qui rejoint en grande partie les conclusions d'Yvon Garlan dans son ouvrage *Recherches de poliorcétique grecque*, paru à Paris en 1974. Le chapitre 8 porte sur la Grèce de la fin du VI<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle inclus. Jennifer Martinez Morales propose ici une étude sur la place des femmes dans la guerre de siège, entre histoire individuelle (celle de Télésille d'Argos qui mena une défense active dans sa cité) et histoire commune (celle de femmes ordinaires participant à la défense de leur cité en tant que force d'appui tactique et logistique). Le propos est intéressant en ce qu'il interroge la question du genre dans la guerre et invite à reconsidérer l'action des femmes en situation extrême. Au chapitre 9, Thomas C. Rose aborde la question de la guerre de siège hellénistique à travers la carrière politique et militaire de Démétrios Poliorcète. Si les assauts lancés par le roi firent toute sa réputation, notamment face à Rhodes (place forte qu'il ne parvint pas à prendre, mais qui lui valut, paradoxalement, l'épithète de *poliorketès*), il ne faut pas pour autant oublier son action dans le domaine de l'art des fortifications – ce que l'auteur met ici très justement en avant. Le propos s'achève sur l'image des nouveaux souverains dans les cités et les honneurs divins qui leur furent décernés, notamment à la suite d'opérations de siège.

Enfin, les derniers chapitres portent sur le monde romain. Dans le chapitre 10, Jeremy Armstrong étudie les premières fortifications de la péninsule italienne ainsi que les sièges dont celles-ci firent l'objet. Il replace son étude dans le contexte politique et social des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C., montrant qu'auparavant les formes de la guerre étaient élémentaires (*razzia*, escarmouches), étroitement liées aux modes de vie des populations. Ce furent les changements politiques du milieu du V<sup>e</sup> siècle qui permirent le développement d'une armée civique et, ce faisant, le développement de nouvelles pratiques guerrières, telles que le siège. Le chapitre 11 est, chronologiquement, étroitement lié au précédent. James Crooks s'intéresse ici à l'emploi des *voluntarii* par les Romains durant le siège de *Vei*. Il montre que ces soldats ont été enrôlés hors des modes habituels de recrutement afin de renforcer des effectifs militaires insuffisants et que la participation volontaire de ces hommes aux entreprises armées pourrait être liée à l'introduction de la rémunération au sein des armées. Puis vient le chapitre 12, consacré à la guerre de siège sous César. Étude très intéressante dans laquelle Duncan B. Campbell dresse une typologie des sièges, lesquels sont ensuite mis en contexte à travers des exemples précis. L'étude s'achève par un catalogue des sièges, précédé par une analyse des opérations militaires menées par César dans laquelle on prend toute la mesure de l'évolution des engins et des procédés d'attaque des Romains, qu'il pourrait être utile, dans une prochaine publication, de mettre en comparaison avec ceux des Grecs. Enfin, le chapitre 13 porte sur le témoignage de Procope relatif au siège de Rome par les Ostrogoths en 537/538. Conor Whately revient sur la question des effectifs militaires,

des blessures de guerre et des machines de siège ; il s'interroge sur la provenance de ces informations ainsi que sur la structure du récit, marquée par une série de digressions ainsi que par la figure de Bélisaire, chef des forces byzantines.

Pour conclure, plusieurs remarques d'ensemble s'imposent : d'abord on notera que la période des campagnes d'Alexandre en Orient n'est pas représentée alors même qu'elle se caractérise par de nombreux sièges en Méditerranée (Milet, Halicarnasse, Tyr, Gaza, etc.) ; les éditeurs soulignent pourtant, dans leur introduction, l'activité de ce roi dans le domaine de la poliorcétique. On regrette aussi que les questions logistiques, en dehors de l'article de Gwyn Davies, aient été peu abordées, voire aucunement pour le monde grec alors que c'est un des problèmes centraux de la guerre de siège, tant du côté des assiégeants que de celui des assiégés ; la publication de cet ouvrage pouvait être une occasion de combler une lacune de l'historiographie dans ce domaine. On soulignera aussi que le traitement des populations civiles pendant et après un siège est une question qui est restée dans l'ombre, même si l'étude de Jennifer Martinez Morales sur les femmes a ouvert la voie dans ce sens. Enfin, le lien qui unit les différents chapitres n'apparaît pas clairement. Dans son épilogue, Fernando Echeverria s'efforce de mettre ceux-ci en perspective afin de dégager des points de comparaison, mais l'entreprise n'est pas pleinement convaincante. En ce qui concerne les contributions elles-mêmes, elles sont toutes intéressantes et d'un très bon niveau scientifique ; on aurait cependant apprécié qu'elles fussent davantage illustrées par des tableaux, plans, cartes et dessins – la thématique s'y prêtant pleinement. Toutefois, ces quelques remarques n'enlèvent rien à la grande qualité de cet ouvrage qui atteste un intérêt renouvelé de la communauté scientifique pour la guerre de siège et ouvre de nombreuses perspectives de recherche.

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS

**Michel PRETALI (éd.), *Penser et dire la ruse de guerre de l'Antiquité à la Renaissance*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1516), 225 p., 18 €, ISBN 9782848677286.**

Plutarch recounts that Lysander, one of the greatest Spartan generals of the 5<sup>th</sup> century BC, replied to those who reproached him for his many victories obtained through deceit and cunning: "Where the lion's skin will not reach, it must be patched up with the fox's" (*Lys.* 7). Plutarch himself reports that in Sparta a general who had accomplished his plans through cunning deception or persuasion, sacrificed an ox, he who had won fighting with weapons, a rooster. Although the Spartans –Plutarch explains– were most warlike, they believed that an exploit accomplished by means of argument and sagacity was greater and more becoming of a man than one achieved through violence and valour (*Marcell.* 22).

The Greeks had terms such as *στρατήγημα*, *μηχανή*, but also *δόλος* and *ἀπάτη* to identify the use of intelligence and cunning to defeat the enemy. These terms all fell within the semantic sphere of *μητις*: intelligence aimed at resolving an *impasse*, which in the Homeric poems and in Western literary tradition identified Athena and Odysseus



as first and best owners of this form of intelligence. The essay by S. David-Guignard included in this volume explains this well: “Dans un programme de recherche portant sur la notion de ruse, il paraît tout naturel de commencer par évoquer le personnage d’Ulysse, l’homme rusé par excellence, l’auteur du stratagème de guerre sans doute le plus célèbre, celui du cheval de Troie” (p. 23). However, the most important and definitive trickery of the Trojan war, the *μηχάνημα* of the horse, is not recounted in the Homeric poems. It remains in the background and emerges only sporadically as a reminder of an event so familiar to the public as part of an established repertoire of knowledge that it need not be remembered in its entirety.

Therefore, given that the use of trickery in war has its beginnings in the origins of Western literature, the most important problem for modern scholars is not only “how to think about trickery?” but above all “how to say it?”: both as the ancient authors exposed events and episodes that can be classified as “trickery”, and also how the ancients conceived the “stratagem”. For this reason, the editor’s decision to begin the treatment of this subject from lexical questions is particularly welcome. Modern languages –French, but also Italian or English– have a repertoire of terms which refer to the concept of “deception” in its various forms, nevertheless the number of Latin and Greek words, each with a peculiar connotation, is equally rich. This variety has been analyzed and discussed from a philological and literally point of view by E. Wheeler in his *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery* (Leiden, 1988). This book underlines a fundamental aspect that M. Pretalli’s collection, basing on the essay by J.V. Holeindre (*La Ruse et la Force*, Paris, 2017), implies. It is the close connection between stratagem and strategy: on the one hand, the fact that trickery fully belongs to the military sphere, and on the other, that trickery specifically concerns a general’s strategic planning.

It is needless to underline that for the Greeks the term *στρατήγημα* is far from any negative connotation and strictly connected to the meaning of *στρατηγέω*, from which it derives. Likewise, it is unnecessary to highlight that the Romans refuse as much as possible to formally justify and endorse the use of stratagems in war, so much so that Latin does not have a term corresponding to the Greek *στρατήγημα*, which the Romans prefer to use in Greek, a familiar but not native language, to underline how far this lemma is from their innate beliefs and culture.

Valerius Maximus and Frontinus are very clear on this point. In the preface to chap. 7.4 of his *Dicta et facta memorabilia*, Valerius Maximus states that a part of cunning (*calliditas*, a term which is also very interesting from our point of view) and far from all censure is given by those actions that can hardly be properly expressed by a Latin word (*appellatione Latina vix apte exprimi possunt*), but which can only be called *strategemata*, using exclusively a Greek term (*Graeca pronuntiatione strategemata dicantur*).

Ultimately, Valerius Maximus refers to an important aspect of the Roman ideological prejudice, which refuses to contemplate the idea of “stratagem” in its linguistic field: “Les Romains semblent donc incapables d’une ruse de guerre, dont la déloyauté est étrangère à leur tempérament” (see T. Guard, *Tite-Live: la guerre sine dolo malo*, p. 55). Furthermore, when Frontinus uses the Latin term *sollertia* as a correspondent

of the Greek *στρατήγημα*, he needs to precisely and clearly explain the context of its application: *horum [i.e. στρατηγήματα] propria vis in arte sollertiaque posita proficit tam ubi cavendus quam opprimendus hostis sit* (*Strat.* I, pr. 4).

Lexical and linguistic issues are the beginning and focus of the collection of essays edited by M. Pretalli, but also their synthesis and conclusion. The reader can usefully consult the “Index des noms et mots de la ruse” in several languages. Unfortunately, the lack of a contribution in English means that authors have been prevented from using technical terms in this language, but it is to be hoped that this gap can be filled in the near future, given that, as the editor states in the introduction, the book is the first part of a larger project dedicated to trickery and stratagem. Indeed, it collects only the first results of an investigation coming from the homonymous conference held in Besançon on 22-23 March 2018.

I fully agree with the editor’s conclusions, according to which the lexicographic study of trickery and similar concepts and terms in a diachronic and multilingual perspective allows us to more deeply penetrate the real meaning attributed to trickery and its links with intelligence and morals. I would like to add to his reflections: the meanings that different epochs have attributed to the value of stratagem in war. Therefore, a diachronic excursus starting from the origins of Western tradition, namely Homer, up to considering some of the most significant testimonies of Humanism and the Renaissance allows us to outline an overall picture of the phenomenon, albeit only in general terms.

Many cases are exposed and discussed in the essays of the collection (the *Odyssey*, Livy’s *Ab Urbe condita libri*, the *Historia Langobardorum* by Paulus Diaconus, the *Lancelot propre*, the military literature of the 16<sup>th</sup> century, the *Stratagemmi* by Bernardino Rocca, Castilian literature of the 16<sup>th</sup> century, Shakespeare’s *Henry V*), but there are also many others. For example, M. Pretalli focuses on the use of the Italian term *astuzia* (“cunning”) in 16<sup>th</sup> century Italian literature. Among the testimonies on the use of this lemma, I would like to draw attention to the first translator into Italian of Frontinus’ *Strategemata*, Francesco Lucio Durantino (Venice, 1537 on the title-page; 1536 in the colophon). It can be added to the author’s astute considerations that in this translation Francesco Lucio Durantino does not use *astutia tout court* as a synonym for stratagem, but every time he feels the need to specify the military sphere to which the *astutia* refers; not only on the title-page: “Astutie militari di Sesto Iulio Frontino huomo consolare, di tutti li famosi et eccellenti Capitani Romani, Greci, Barbari et Hesterni”, but also in the *dedicatio* to Francesco Maria I della Rovere, duke of Urbino: “et Astutie Militari nelli lor libri trattato et scritto [...] l’opera sua volgere delle Astutie Militari delli Capitani famosi et degni [...] tutti que modi, tutte quelle piu belle Astutie che già li pregiati Capitani al tempo di guerra hanno potuto usare” (p. 2v, 3 r), and in the title of book IV: *Libro quarto di Sesto Iulio Frontino delle astutie militari* (p. 59v). This specification is not surprising, considering that the word *astutia* was not naturally connected to the military sphere in the Italian language of the origins (vd. *TLIO*, s. v. “*astuzia*”), except in a passage from Giovanni Boccaccio’s *Ameto* (9.100, p. 700, 3, ed. Branca, 1964), where, however, the military meaning has a metaphoric value.



Other examples could also be cited. The Italian translation by Marcantonio Gandino (Venice, 1574) is entitled *Stratagemmi militari*, a title which follows the Latin *intitulatio* of the work (see M. Pretalli, p. 123). However, in the *dedicatio* to Giacomo Soranzo, Marcantonio Gandino uses a refined paraphrase which removes from the “stratagems” themselves, which are the object of the collection, any negative connotation, at most attributing it to the enemy: “tutti i rimedii a gli accidenti che potevano accadere a un Capitano cosi in offendere come in difendersi dall’ inimico, et fuori, et dentro delle città; accioche sopravvenuto da qualche astuto consilio de gl’ inimici, overo da qualche strano caso de’ suoi medesimi quasi da una infirmita esteriore, overo interiore, egli havesse apparecchiate la convenevole medicina”. A few years earlier, in the first period of the reign of Charles VII of France, Jean de Rouvroy carried out an adaptation in French of Frontinus’ *Strategemata* (inedited translation; see R. Bossuat in *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, 22, 1960, p. 273-286; 469-489). In the preface to his book dedicated to the king, he defined the work of Frontinus as “le livre des cautelles et soustilletes servans aus faiz des armes et de chevalerie”. Therefore, also each point of the collection –which corresponds to the chapters of the original Latin work– is called “soubtilité”.

There are many reading hints and ideas which this book suggests, if we also consider the *Fortleben* of Latin military and stratagematic literature in Humanism and the Renaissance. We should not forget that starting from the Middle Ages, Frontinus’ *Strategemata* circulated together with Vegetius’ *Epitoma rei militaris*, which was one of the most widespread and well-known works in Western culture (vd. C. Allmand, *The De Re Militari of Vegetius. The Reception, Transmission, and Legacy of a Roman Text in the Middle Ages*, Cambridge et alii, 2011).

Therefore, due to the broad research perspectives inaugurated by this collection, between the ancient world and the Renaissance, this investigation is expected to continue in an increasingly in-depth fashion, along the lines here identified and traced.

Immacolata ERAMO

**Matthew A. SEARS, *Understanding Greek Warfare*, London-New York, Routledge, 2019, 220 p., 150 \$, ISBN 9781138288607.**

Cette synthèse sur la pratique de la guerre grecque depuis Mycènes jusqu’à Rome se veut didactique, afin que de jeunes chercheurs y trouvent un état des questions et des pistes de réflexion. Le déroulé de ses sept chapitres le prouve aisément : présentation introductive des grandes lignes de la période tant pour l’histoire générale que pour la guerre, faits essentiels de sa pratique examinés à la lueur des sources tant iconographiques ou archéologiques qu’épigraphiques et littéraires, résumé des controverses récentes, études de cas (batailles ou chefs militaires), enfin bilan des aspects culturels de la guerre, notes et bibliographie fermant la marche. Comme tel, l’ouvrage atteint parfaitement son but. Mais n’en donne-t-il pas plus ?

Pour le monde préarchaïque (chap. 1), le lecteur trouvera un écho des divergences de vues entre K. Pritchett ou J. Latacz et H. Van Wees sur la guerre homérique. S'il penche plutôt vers la conception du premier, il reconnaît la pertinence de certaines positions divergentes. En s'appuyant sur les sources figurées et en replaçant la pratique mycénienne dans le contexte oriental, notamment à propos des chars de guerre, il montre que celle-ci n'a pas été uniforme. Le problème des Ahhiawas et la question homérique ne sont pas esquivés. On y trouvera donc une mise en garde contre une interprétation trop historique d'Homère. Les mêmes qualités de mesure se retrouvent à propos de la phalange hoplitique. Les sources sont mises sur la table. Les vues de V. Hanson sont discutées et tempérées, notamment sur le poids de l'équipement (P. Krentz) ou sur la composition sociologique du corps hoplitique. Prééminent dans nos sources, le fait politique et culturel n'obscurcirait-il pas le fait purement guerrier ? On pourrait se le demander à la lecture de M. Sears, même s'il ne l'affirme pas.

Le décor étant planté, les trois coups de projecteur suivants examinent la pratique. D'abord sur mer (chap. 3). Brève évocation des navires, montée et portée de l'idée de thalassocratie, descriptif de deux batailles (Salamine et Naupacte) et aspects culturels sont présentés à la lumière de la bibliographie récente. Ensuite vient la guerre du Péloponnèse, guerre totale à propos de laquelle Thucydide est mis en balance avec les autres sources. Si le déroulé événementiel est donné, il importe moins que l'examen des stratégies et des tactiques ou que la présentation de leur évolution (siège et blocus, expéditions légères). Le conflit a donc généré le recours au mercenariat, un nouveau type de chef (notamment Périclès, Alcibiade, Brasidas) et créé une blessure culturelle forte. Le IV<sup>e</sup> siècle est perçu à la lumière du siècle précédent, mais en ajoutant la progression du mercenariat et des États fédéraux. D'un côté nous avons donc des chefs *condottieri* tels que les décrit K. Pritchett, de l'autre des professionnels de la guerre et de la diplomatie tels Jason ou Épaminondas.

La nouvelle ère qui s'ouvre avec Chéronée et Alexandre est rendue possible par le renouvellement militaire dû à Philippe II (chap. 6). Sans cacher les zones d'ombre de l'origine de la phalange macédonienne, il est clair que, pour M. Sears, elle existe tôt dans le règne du Macédonien dont il n'est pas loin de penser qu'il surpassa son fils au point de vue militaire, et comme général évitant de s'exposer, et comme organisateur d'une machine de guerre variée : phalange, cavalerie, siège, marine, professionnalisation de l'armée (comment ?). L'expédition d'Alexandre, brièvement présentée, autorise à examiner plus précisément le siège de Tyr et Gaugamèles, à la fois d'un point de vue tactique et stratégique. Faut-il parler de « génie » d'Alexandre (N.G.L. Hammond) ou en rabattre un peu (A.B. Bosworth, J.D. Granger) ? La question n'est pas esquivée, donnant lieu à des réponses nuancées. Son rôle comme inspirateur de la période hellénistique (chap. 7) est esquissé. Ainsi est-on passé dans le monde des royaumes sans que les cités ne soient annihilées au point de vue militaire, l'indépendance des petites cités n'étant d'ailleurs guère menacée, et donc à une grande variabilité des échelles : gros effectifs d'une part, recours aux *Thyraphoroi* d'autre part, et toujours obligation du mercenariat et recours à des armes exotiques. Dans ce monde mouvant, des figures de chef émergent, qui permettent une brève étude : Aratos, Philopoïmen et surtout

Pyrrhos, que M. Sears compare à Hannibal. Il se montre enfin réservé sur l'idée d'une infériorité structurelle de la phalange macédonienne par rapport à la légion romaine.

Étant donné le caractère didactique de l'ouvrage, il ne pouvait contenir des positions iconoclastes ni des analyses précises. Mais, par l'exposé des controverses récentes, il donne à réfléchir. En jouant habilement de tous les types de sources qui sont examinées pour elles-mêmes avant de les croiser, il invite à polir ses méthodes de recherche. En variant les échelles, il permet aux spécialistes d'envisager des rapprochements fructueux, même si les contenus, bien évidemment, ne sont pas ignorés. Étant bien charpenté et clairement rédigé, le livre est utilisable à tous les niveaux. En un mot : une élégante synthèse à recommander.

Jean-Nicolas CORVISIER

**Jennifer T. ROBERTS, *The Plague of War. Athens, Sparta, and the Struggle for Ancient Greece*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2017, 416 p., 19,95 \$, ISBN 9780199996643.**

Sous ce titre un peu accrocheur, mais révélateur de l'orientation du livre, J. Roberts nous livre, à travers un récit minutieux des événements, une réflexion sur l'inutilité finale et les conséquences de la guerre à l'époque classique. L'économie générale du livre est révélatrice des intentions de l'auteur : deux chapitres sur la Grèce des guerres médiques à la guerre du Péloponnèse (p. 11-45), quinze sur la guerre du Péloponnèse (p. 57-295) et quatre sur la période 405-371 (p. 297-369). Les faits, donnés à partir de Thucydide puis des autres sources, croisés le plus possible, sont explicités et commentés à la lumière d'une vaste bibliographie (p. 379-390), hélas entièrement anglo-saxonne. Un important index (p. 391-416), tout comme un glossaire et un index documentaire sur les principaux personnages, facilitent l'usage du livre et en font un bon point de départ pour aborder la question, les sources étant mises sur la table.

On le croira sans peine, ce n'est pas tant l'exposé des faits, nécessairement connus, que leur interprétation qui fait l'intérêt de l'ouvrage. Le lien structurel entre diplomatie et guerre est rendu plus perceptible par les pauses que fait J. Roberts avant chaque développement important pour le replacer dans son contexte et faire comprendre les choix de ceux qui, de part et d'autre, conduisaient la guerre. C'est donc sans déterminisme que sont relatés les engrenages dans lesquels se trouvaient les contemporains. Nous n'avons que rarement des reconstitutions de batailles, mais les cartes permettent d'en percevoir les causes ou conséquences géopolitiques. De plus, le rôle essentiel des hommes, chefs militaires ou chefs politiques, est souligné à maintes reprises. On perçoit ainsi les évolutions, croisées ou opposées, du commandement militaire et de la direction politique de la guerre.

Mais un autre intérêt du livre est de montrer que, malgré le conflit, on vivait quand même. Presque à chaque chapitre, les nouveautés culturelles ou religieuses sont analysées et mises en rapport avec le conflit, les constructions signalées, du moins à Athènes où nous connaissons mieux la vie théâtrale ou l'embellissement de l'Acropole. Cet

examen régulier permet de mieux saisir la réflexion menée *in fine* sur les conséquences de la guerre du Péloponnèse en matière économique, sociale, familiale ou mentale et les évolutions auxquelles elle a donné naissance au IV<sup>e</sup> siècle. C'est avec nuances qu'on abordera donc l'idée d'un IV<sup>e</sup> siècle de crise.

Ainsi, le lecteur est conduit sans peine à la conclusion raisonnable : ce fut une guerre sans vainqueurs ni vaincus, une guerre inutile et qu'on aurait pu non éviter, mais à plusieurs reprises écourter. La liste (non limitative) des occasions perdues pour faire la paix est révélatrice et montre l'importance des fortunes de guerre dans l'histoire.

Rédigé dans un style vivant, utilisant parfois des formules choc dans ses sous-titres à la fois nombreux et éclairants, ce livre suscitera sans nul doute chez ses lecteurs d'utiles et nombreuses réflexions.

Jean-Nicolas CORVISIER

**Gabriele ESPOSITO, *Armies of the Hellenistic States. 323 BC-AD 30, History and Organization*, Barnsley, Pen & Sword Military, « Armies of the Past », 2019, 155 p., 19,99 £, ISBN 9781526730299.**

Habitué à un rythme de publication effréné, l'éditeur britannique Pen & Sword Military a récemment augmenté sa collection « Armies of the Past » de deux monographies consacrées aux armées antiques, l'une sur l'Empire romain tardif (*Armies of the Late Roman Empire. AD 284 to 476*) en 2018, et le présent volume sur le monde hellénistique, publié l'année suivante. Les deux entreprises ont été confiées au même auteur, Gabriele Esposito, polygraphe indépendant passionné par les guerres de l'Italie, de l'Espagne et de l'Amérique latine contemporaines. Il est par ailleurs l'auteur du récent volume d'Osprey Publishing consacré aux armées de la Renaissance italienne (*Renaissance Armies in Italy: 1450-1550*, 2020). On l'aura compris, la légitimité de l'auteur ne lui vient pas d'une spécialisation de recherche en histoire ancienne, mais d'un goût quasi encyclopédique pour l'*uniformology* (cf. p. VI).

Son approche, présentée succinctement aux p. VIII-IX, consiste à présenter l'organisation, l'armement et les tactiques des armées hellénistiques, tout en mettant en évidence leurs évolutions par rapport à des *Hellenistic military models* forgés progressivement dès l'époque de Philippe II et d'Alexandre, ce qui suppose des'affranchir d'une périodisation conventionnelle pour commencer l'étude avec les réformes militaires de Philippe II dès les années 350. D'autre part, l'auteur s'attèle à mettre en évidence les spécificités militaires régionales sans se limiter aux grands royaumes hellénistiques (antigonide, séleucide, lagide). On remarque d'emblée la présence, dans l'ouvrage, du royaume attalide (chap. 9), rarement étudié sous l'angle militaire du fait d'une documentation limitée (voir J. Ma, « The Attalids: A Military History », dans Thonemann P. [éd.], *Attalid Asia Minor: Money, International Relations, and the State*, Oxford, 2013, p. 49-82), mais aussi des royaumes secondaires comme l'Épire (chap. 12), le royaume gréco-bactrien (chap. 15), la Cappadoce et la Bithynie (chap. 10), le Pont et l'Arménie (chap. 11), le royaume hasmonéen puis hérodién (chap. 14). Nous nous

ne pouvons que saluer cet effort d'ouverture vers des États moins bien connus et dans lesquels les influences locales le disputent à l'héritage macédonien.

La structure et la composition de l'ouvrage méritent aussi une remarque. Aussi vaste soit l'entreprise de départ, le développement couvre seulement cent-cinquante pages incluant sept cartes issues du fond *Wikimédia Commons* (non modifiées par l'auteur) et quatre-vingt photographies dont la plupart en pleine page. Celles-ci, de grande qualité, sont toutes fournies par les *Hetairoi e.V.*, une association allemande de reconstituteurs établie à Spire (Rhénanie-Palatinat) et spécialisée dans l'histoire vivante de la Grèce classique et hellénistique (p. 153). L'introduction d'images de reconstitution dans le discours historique peut évoquer, de prime abord, la ligne éditoriale des collections d'Osprey, mais le procédé trouve ici rapidement ses limites. Si dès l'introduction (p. VIII), il est précisé que « for more details about [equipments and weapons], the author suggests that readers pay particular attention to the photographs illustrating the text », c'est pour ensuite se désintéresser complètement des illustrations. Ainsi, le texte de l'auteur ne renvoie jamais aux photographies, ne commente pas l'armement ni les belles tenues militaires portées par les reconstituteurs. L'insertion des photographies semble, à quelques rares moments, suivre une logique chronologique implicite : reconstitution de la cuirasse de la Tombe 2 de Vergina dans le chap. 1 sur les réformes de Philippe (p. 2 et 4), les *thureophoroi* et *thorakites* dans les guerres du début du III<sup>e</sup> siècle (p. 38-44). Cependant, l'ordre d'apparition est souvent gratuit comme c'est le cas pour les cavaliers macédoniens et thessaliens qui apparaissent seulement dans le chap. 6 sur l'armée antigonide, et dont on peut regretter, au passage, qu'ils aient tous été photographiés à pied et sans chevaux. De même, le chapitre sur la Cappadoce et la Bithynie se trouve illustré par un casque apulien et un homme portant une *kausia* (p. 100 et 102). Il y a donc, dans cet ouvrage, une juxtaposition quelque peu stérile d'un discours historique sur l'armement ignorant les données expérimentales (pourtant exposées une page sur deux) et des reconstitutions qui n'illustrent pas vraiment le propos et dont le lecteur doit se résoudre à tout ignorer du protocole scientifique qui a permis de les produire. L'échec est d'autant plus patent que si l'on retire cette documentation photographique inexploitée, il ne reste environ que quatre-vingt pages de texte, sur lesquelles il convient désormais de se pencher.

L'auteur, on l'a dit, n'est pas un spécialiste d'histoire ancienne et cela se ressent dans son rapport quelque peu désinvolte à la documentation. Les sources, pas même littéraires, ne sont jamais citées ni même évoquées pour étayer ses affirmations, si bien qu'on se demande à quoi peut servir la liste des auteurs anciens fournies à la fin (p. 151) sans préciser les éditions utilisées. Ne pas aborder les sources et leurs problèmes d'interprétation contribue à évacuer tous les débats, pourtant nombreux dans le champ de l'histoire militaire (que l'on pense seulement à la taille de la sarisse macédonienne et à la date de son apparition). En fait, on comprend mieux la démarche de l'auteur en consultant sa bibliographie qui, en dehors de quelques travaux académiques (par exemple, ceux de N. Sekunda, B. Bar-Kochva ou P. Baker), compte essentiellement les volumes d'Osprey (ou équivalents) ainsi que les articles grand public du *Ancient Warfare Magazine*. Le lecteur a donc affaire, avec cet ouvrage, à une synthèse des travaux de

vulgarisation des vingt dernières années, ce qui explique l'absence surprenante d'études incontournables sur l'armée antigonide (M.B. Hatzopoulos, *L'Organisation de l'armée macédonienne sous les Antigonides : problèmes anciens et documents nouveaux*, Athènes, 2001), lagide (C. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014 ; S. Scheuble-Reite, *Die Katökenreiter im ptolemäischen Ägypten*, München, 2012) ou attalide (cf. J. Ma, *supra*).

Pour autant, malgré certaines approximations qu'il serait fastidieux d'énumérer ou de discuter ici, l'auteur produit un travail de vulgarisation comportant assez peu d'erreurs factuelles, souvent des raccourcis imprudents face à des faits mal établis ou discutés (notamment dans le chap. 3 résumant la chronologie événementielle complexe des guerres des Diadoques). Toutefois, le choix de l'auteur de ne pas utiliser de notes de bas de page, de ne jamais renvoyer aux sources ni à la littérature secondaire limite considérablement l'intérêt du livre à celui d'une brève introduction à l'histoire militaire du monde hellénistique, et ne permet pas d'en faire un outil utile pour les chercheurs, les étudiants, ni même les reconstituteurs. De ce fait, l'ouvrage manque sa cible, mais interroge sur les ambitions de cette collection qui, sous des apparences de publications académiques, diffuse parfois une littérature tertiaire n'apportant pas grand-chose à la recherche.

Jérémy CLÉMENT

**Pierre COSME, *Les Plus Grandes Batailles de Rome. De la naissance à la chute de l'Empire romain*, Paris, Armand Colin, 2021, 207 p., 18,90 €, ISBN 9782200632236.**

Ainsi que l'auteur le souligne dans l'introduction, les Romains considèrent que la guerre occupe une place très importante dans leur histoire. Au cours de ces guerres, ils ont connu de très grandes victoires, mais aussi de très grandes défaites, qui leur servent à montrer la résilience dont ils ont toujours su faire preuve. Et d'ailleurs, sur les dix batailles présentées dans le livre, l'auteur a choisi d'évoquer six défaites : la prise de Rome en 390 avant J.-C., les Fourches caudines en 321 avant J.-C., Cannes en 216 avant J.-C., la bataille de Teutobourg en 9 après J.-C., celle d'Andrinople en 378 après J.-C. et le sac de Rome par les Wisigoths en 410 après J.-C. Le livre se ferme ainsi sur lui-même, puisqu'il commence et finit par les deux seules fois, selon l'historiographie romaine, où Rome a été prise par des ennemis. Parmi les nombreuses victoires romaines, l'auteur a privilégié Pydna, en 168 avant J.-C., qui symbolise la victoire de la légion sur la phalange. Les victoires peuvent aussi se remporter lors d'un siège ; c'est le cas d'Alésia en 52 avant J.-C. Le phénomène des guerres civiles est enfin abordé, avec la bataille d'Actium en 31 avant J.-C. et celle du pont Milvius, en 312 après J.-C.

Il était difficile de ne choisir que dix batailles dans la période qui va de la naissance à la chute de l'Empire romain. Celles qui ont été choisies par l'auteur sont toutes très différentes et c'est l'un des intérêts du livre que de montrer les spécificités et les conséquences de chaque épisode. La présentation de la prise de Rome en 390 avant J.-C.



et des Fourches caudines en 321 avant J.-C. permet entre autres d'analyser comment les historiens romains de la fin de la République ont réécrit le passé en inventant en particulier des épisodes : l'intervention de Camille et ses conséquences dans le premier cas, les victoires romaines en 320 avant J.-C. dans le second. La résilience des Romains a fait que la bataille de Cannes n'a finalement pas été une bataille décisive, alors qu'elle en a toutes les caractéristiques. La bataille de Pydna illustre la supériorité des légions romaines sur la phalange macédonienne et est suivie par une reconfiguration importante des territoires macédoniens par les Romains. Le siège d'Alésia est l'occasion pour l'auteur de réfléchir aux raisons de la victoire de César ; parmi celles-ci, il faut compter avec la forte cohésion de l'armée césarienne face à une coalition gauloise divisée. En comparant les conséquences lointaines d'Alésia avec celle de la bataille de Teutobourg, l'auteur souligne que si la victoire d'Arminius a été importante pour la construction de l'identité allemande, la défaite d'Alésia l'a été tout autant pour la France de la III<sup>e</sup> République. La bataille d'Actium n'a pas été une bataille décisive. C'est l'attitude de l'armée de terre d'Antoine qui l'a été : en se rendant à Octavien, elle a fait pencher la balance du côté de ce dernier. La bataille de Teutobourg est associée au nom du gouverneur Publius Quinctilius Varus en raison de la phrase célèbre d'Auguste : « Varus, rends-moi mes légions ! ». Elle a en effet été une défaite traumatisante ; Auguste n'a cependant pas renoncé à conquérir le territoire entre le Rhin, l'Elbe et le Danube. C'est une décision de Tibère. La bataille du pont Milvius en 312 après J.-C., l'échec de Maxence étant dû à ses nombreuses erreurs, est l'occasion pour l'auteur de s'intéresser à la place du christianisme dans l'Empire. Parmi les conséquences de la bataille d'Andrinople, qui a saigné à blanc l'armée romaine, il faut compter l'octroi du statut de fédéré à une population particulièrement importante, avec une forte identité culturelle et religieuse, et son installation non plus aux marges de l'Empire, mais au cœur des provinces romaines. Le sac de Rome par les Wisigoths d'Alaric, un traumatisme dont Rome ne se releva qu'en partie, permet à l'auteur de retracer le parcours d'Alaric et d'expliquer comment il en est venu à prendre Rome.

On trouve au début de chaque chapitre une carte, un plan ou un schéma de la bataille. Des encarts font le point sur des questions en lien avec la bataille étudiée, ainsi pour la bataille d'Actium : « La figure de Marc Antoine » et « Marc Antoine et l'Orient ». Une bibliographie complète l'ensemble. Tout cela contribue à faire de cet ouvrage un livre agréable à lire qui devrait intéresser tous les passionnés d'histoire militaire romaine.

Catherine WOLFF

**Gabriele BRUSA, *Le coorti nell'esercito romano di età repubblicana*, Pisa, Edizioni ETS, 2020, 264 p., 29 €, ISBN 9788846757432.**

Le livre de G. Brusa propose de retracer l'histoire de la cohorte comme cadre organisationnel de l'armée romaine durant l'époque républicaine. Prenant le contrepied d'une étude célèbre de M.J.V. Bell (« Tactical Reform in the Roman Republican

Army », *Historia*, 14, 1965, p. 404-22), l'auteur considère que le développement de la cohorte ne doit rien à une réforme ponctuelle, et qu'il ne saurait être considéré comme une innovation tactique majeure, annonçant la disparition de l'organisation manipulaire décrite par Polybe. L'apparition de cette subdivision de la légion découlerait plutôt de l'évolution des procédures d'enrôlement à la fin de l'époque républicaine.

L'argumentaire est exposé en huit chapitres, précédés d'une introduction et suivis d'une conclusion. L'introduction dresse un bilan historiographique et délimite le cadre de l'étude. L'auteur insiste sur la polysémie du terme *cohors* dans les sources latines et sur les précautions méthodologiques rendues nécessaires par un tel constat. Le chapitre 1 revient sur les origines de la cohorte au sens de subdivision intermédiaire entre la légion et la centurie. Le chapitre 2 est consacré aux cohortes alliées, qui font leur apparition durant la haute époque républicaine et qui ont la particularité d'être placées sous un commandement spécifique, la *praefectura cohortis*. Dans le chapitre 3, il est question des *cohortes praetoriae*, c'est-à-dire de l'entourage militaire des généraux, qu'il s'agisse de leur garde personnelle – dont les effectifs et la composition sont encore sujets à de grandes variations – ou plus généralement du personnel chargé d'accompagner l'*imperator* en campagne (amis, familiers, administrateurs...). Les chapitres 4 et 5 répertorient les attestations de cohortes légionnaires entre la fin du III<sup>e</sup> et la fin II<sup>e</sup> siècle a.C., respectivement dans la péninsule Ibérique et dans l'Orient méditerranéen. Le chapitre 6 explore brièvement l'hypothèse selon laquelle les cohortes auraient pu être – dans certains cas de figure – un rassemblement de trois manipules du même *ordo*, déployés horizontalement sur le champ de bataille, et non une colonne formée d'un manipule de *hastati*, d'un manipule de *principes* et d'un autre de *triarii*. Enfin, les chapitres 7 et 8 abordent les guerres de Marius, Sylla et César, durant lesquelles la cohorte s'affirme définitivement comme un cadre administratif régulier de la légion.

Tout au long de sa démonstration, G. Brusa analyse avec minutie les principaux témoignages fournis par les sources littéraires. Selon lui, dès l'époque archaïque, les Romains avaient pris l'habitude de former des détachements constitués de plusieurs centuries. Ces corps de troupe temporaires pouvaient être qualifiés de cohortes, sans qu'il soit nécessaire de soupçonner d'anachronisme les auteurs tels que Tite-Live, qui font usage de ce terme dans leurs œuvres. À cette haute époque, le mot n'avait pas encore acquis un sens technique et aucun commandement permanent ne lui était associé. La première attestation de cohortes au sens de regroupements tactiques de trois manipules est fournie par Polybe à propos de la bataille d'Ilipa en 206 a.C. L'historien grec décrit une manœuvre d'enveloppement entreprise par Scipion et affirme clairement, à cette occasion, que trois *speirai* (*i.e.* trois manipules) forment une unité d'infanterie que les Romains appellent *cohors* (Plb., XI, 23, 1). Si le théâtre ibérique fournit cette première occurrence, G. Brusa ne voit cependant aucune raison de considérer que la cohorte fut inventée en Espagne par le jeune Scipion pour adapter l'armée romaine à la guérilla hispanique. Il rejette ainsi le point de vue de M.J.V. Bell, et plus encore celui de G. Brizzi. Selon lui, le détachement d'une ou plusieurs cohortes n'impliquait aucune modification des modes de combat au sein des légions : le déploiement manipulaire



demeura la norme tout au long du II<sup>e</sup> siècle a.C. et, dans ce cadre resté inchangé, la cohorte ne constitua jamais que le dixième d'une légion manipulaire.

Si changement il y eut, ce fut plutôt au cours du I<sup>er</sup> siècle a.C. Dès les années 80 a.C., les sources narratives cessent progressivement de dénombrer les troupes républicaines en termes de « légions » : ce sont désormais les cohortes qui servent à donner une estimation des effectifs citoyens mobilisés en campagne (par exemple Plut., *Syll.*, 27, 3), ce qui n'était pas le cas auparavant. On en déduit que les cohortes étaient devenues un cadre stable, au moins sur le plan administratif, sans qu'il soit possible de déterminer avec exactitude quand ce changement intervint. Marius pourrait avoir été l'instigateur d'une réforme du recrutement qui aurait fait de la cohorte le nouveau cadre d'enrôlement des recrues, mais c'est plus vraisemblablement à l'issue de la guerre sociale que l'on prit l'habitude de procéder de la sorte : comme les légionnaires étaient maintenant recrutés dans toute la péninsule italique, il fallait à la fois décentraliser la procédure du *dilectus* et permettre aux soldats levés dans chaque communauté d'être immédiatement incorporés dans des formations opérationnelles. Or, pour des raisons démographiques évidentes, celles-ci ne pouvaient avoir les dimensions d'une légion. Si cette innovation n'avait rien d'une révolution tactique, son impact sur le déploiement de troupes pour le combat semble incontestable si l'on se penche sur les récits relatifs aux guerres césariennes. En effet, à partir de la guerre des Gaules, les sources révèlent clairement que la *triplex acies* n'était plus formée sur la base des trois *ordines* manipulaires (*hastati, principes et triarii*), mais plutôt en dressant trois lignes de cohortes les unes derrière les autres. Certains commentateurs, à commencer par G. Veith, en ont déduit que les cohortes étaient alignées horizontalement, non plus en profondeur : les centuries auraient été disposées côte à côte, de manière à couvrir un front relativement large. Sans écarter cette hypothèse, G. Brusa explore une possibilité alternative dans laquelle le rangement des cohortes en profondeur coexiste avec la *triplex acies* cohortale : chaque *acies* aurait ainsi été constituée d'une ligne de cohortes disposées côte à côte, avec des manipules déployés les uns derrière les autres, sur trois lignes, centuries de *pili* (ancien *triarii*) en tête. À l'appui de cette hypothèse, l'auteur cite des témoignages plus tardifs tels que l'*adlocutio Hadriani*, l'*Ordre de bataille contre les Alains* et les symboles centuriaux représentés dans la documentation épigraphique d'époque sévérienne. Il observe également que la mention de légionnaires *antesignani* dans les guerres de César plaide en faveur de la persistance de spécialisations tactiques au sein même des légions. En l'état, rien ne permet de trancher définitivement, mais le doute est permis.

Le principal intérêt du livre de G. Brusa est donc de prendre le contrepied d'une tradition historiographique encline à décrire l'histoire de l'armée romaine en termes de « réformes » et de « révolutions tactiques ». L'auteur considère qu'il serait plus exact d'insister sur les phénomènes de continuité et d'adaptation que masque parfois l'évolution des pratiques administratives et du vocabulaire technique. Dans l'ensemble, l'argumentation nous a semblé convaincante, malgré la non-exhaustivité du dépouillement des sources. À ce titre, quelques témoignages auraient pu conforter la reconstitution de la *triplex acies* césarienne exposée à la fin de l'ouvrage. C'est

le cas tout d'abord d'un passage de la *Guerre d'Espagne*, dans lequel sont évoqués huit centurions *loricati* de la *legio Vernacula* (*BHisp.*, 20, 4), ce qui semble impliquer l'existence de centuries d'infanterie lourde, distinguées des centuries regroupant des soldats légèrement armés, à l'image de ces *pedites leui armatura* de la I<sup>e</sup> légion à propos desquels nous apprenons qu'ils formaient un manipule entier (cf. *BHisp.*, 14, 2-15, 5 et 18, 3). Par ailleurs, plusieurs inscriptions produites par les *armamentaria* du « grand camp » de Lambèse révèlent qu'au II<sup>e</sup> siècle p.C., une distinction était établie, au moins dans la III<sup>e</sup> légion *Augusta*, entre les *arma antesignana* et les *arma postsignana*, sans qu'il soit aisé de préciser ce que recouvrait ces deux appellations.

Ces dernières années, le débat sur le déploiement des légions cohortales a été relancé par plusieurs études, dont une de M.J. Taylor (« Tactical Reform in the Late Roman Republic: The View from Italy », *Historia*, 68/1, 2019, p. 76-94), qui prend position en faveur de l'opinion défendue par G. Veith sur le rangement horizontal des cohortes à l'époque césarienne. En raison de sa parution récente, cette étude n'a pu être consultée par G. Brusa. Mais nous pensons qu'elle ne constitue pas un obstacle majeur à sa démonstration. L'argument le plus solide de M.J. Taylor provient d'un passage de la *Guerre civile* de César (*BC*, III, 55), relatif au siège de Dyrrachium, dans lequel nous apprenons que Pompée avait rangé son armée aux pieds des remparts de cette place forte pour faire face aux troupes césariennes qui attaquaient depuis l'extérieur. La troisième *acies* de Pompée était directement au contact de la muraille ; les deux premières lignes étaient déployées plus en avant. César signale que les soldats positionnés sur la muraille parvenaient malgré tout à lancer leurs « projectiles » (*tela*) sur ses troupes césariennes les plus avancées. M.J. Taylor considère que ces « traits » étaient nécessairement des *pila* et estime que la portée de ces javelots était trop courte pour qu'ils eussent été projetés au-dessus des cohortes de Pompée si celles-ci avaient été rangées autrement que de façon horizontale. Pourtant, rien ne permet d'avoir la certitude que les « traits » en question étaient des javelots. Une telle interprétation semble forcée et néglige le fait que les archers auxiliaires étaient présents en nombre dans l'armée pompéienne, sans parler des frondeurs ou des engins de siège qui étaient régulièrement employés pour la défense des remparts (à titre de comparaison : César, *BG*, VII, 81). On ne peut donc, à l'évidence, rien tirer de ce passage concernant le déploiement interne des cohortes.

Pour conclure, le livre de G. Brusa est une étude stimulante qui vient rappeler que, malgré l'abondance des sources, l'organisation tactique de l'armée romaine reste méconnue dans le détail et doit être approchée avec la plus grande prudence. On pourra regretter le manque de délimitations claires dans le traitement du sujet. Si l'étude de l'évolution de la cohorte comme subdivision de la légion en constitue le cœur, pourquoi consacrer de longs développements au recrutement et à l'utilisation des *auxilia externa* ? Dans les chapitres sur les *socii* et les cohortes prétoriennes, le propos aurait également gagné à être recentré sur l'organisation interne des légions. Par ailleurs, les textes latins et grecs sont, dans l'immense majorité des cas, cités sans traduction. Ce choix ne facilite pas la lecture du livre, et encore moins la compréhension du sens que l'auteur donne à ces textes, sur lesquels des générations d'historiens ont proposé des interprétations

contradictaires. On regrettera enfin quelques omissions bibliographiques. En plus de l'article de M.J. Taylor cité *supra*, mentionnons principalement l'étude de F. Cadiou, « Les guerres en *Hispania* et l'émergence de la cohorte légionnaire dans l'armée romaine sous la République » (*Gladius*, 12, 2001, p. 167-82) et celle de L.J.F. Keppie sur « The Praetorian Guard Before Sejanus » (*Athenaeum*, 84, 1996, p. 101-24).

Maxime PETITJEAN

**Mike ROBERTS, *Rome's Third Samnite War, 298-290 BC. The Last Stand of the Linen Legion*, Barnsley, Pen & Sword, 2020, 320 p., 42,95 \$, ISBN 9781526744081.**

L'ouvrage de M. Roberts est consacré, contrairement à ce que le titre indique, aux guerres samnites et non pas seulement à la troisième de ces guerres. Du reste, il analyse au début de son introduction la défaite des Fourches caudines. Après avoir présenté les sources, qui sont peu fiables, même si la période des guerres samnites est celle où apparaissent les combats vraiment historiques, il explique pourquoi il a choisi la troisième de ces guerres : c'est la dernière occasion pour les peuples de la péninsule de stopper ou retarder l'expansion de Rome. Comme le sous-titre l'indique, c'est aussi au cours de ce conflit qu'apparaît la fameuse « légion de lin ».

Le livre est divisé en dix chapitres, d'inégale longueur. Les cinq premiers mettent en scène de façon classique les deux adversaires, Rome d'abord puis les Samnites (et les autres ennemis de Rome). Les cinq derniers sont consacrés à la troisième guerre samnite. Le premier chapitre, « A City on a River » (p. 1-16), présente Rome et les conflits internes qui ont marqué les premiers temps de son histoire jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, en particulier le « conflit des ordres ». Mais les conquêtes permettent d'y mettre fin grâce à des distributions de terres. C'est de ces conquêtes qu'il est question dans le chapitre deux, « Into Italy » (p. 17-31). L'auteur souligne l'importance de l'épisode de la conquête de Véies : création du *tributum*, instauration de la solde, liée peut-être à tort au siège de la ville. Il étudie l'évolution de l'armée romaine et de ses modes de combat : on passe de bandes de guerre patriciennes accompagnées d'hommes enrôlés dans la cité à des formations qui se rapprochent de la légion telle qu'elle est décrite par Polybe, avec cependant toujours un nombre conséquent d'hommes armés d'une lance. Quelques lignes sont consacrées aux alliés et à la cavalerie. Le chapitre trois, « Another Fine Mess » (p. 32-57), présente les Samnites ainsi que leur territoire et leur armée et analyse les événements après la défaite des Fourches caudines jusqu'au début de la troisième guerre. L'auteur explique pourquoi le conflit a été si long et si dur et pourquoi les campagnes se sont déroulées principalement sur le territoire samnite ou celui de leurs alliés : il n'existe pas d'institutions qui permettent aux quatre peuples samnites de mener une stratégie constante et offensive et la géographie du territoire samnite les empêche de se porter mutuellement secours. Le chapitre quatre, « Into the Wild Wood » (p. 58-81), change en apparence de sujet, mais en apparence seulement, puisque les Étrusques, dont il est question, jouent un rôle lors des guerres samnites : l'auteur décrit leur territoire, leur armée, les guerres avec Rome, avec une insistance particulière sur la bataille de Sutrium et ses suites. Le chapitre cinq,

« A Samnite Pause » (p. 82-112), est consacré aux autres adversaires des Romains : Gaulois, Ombriens en particulier, qui font alliance avec les Étrusques et les Samnites, ainsi que les Èques, les Volsques, les Marses et les cités de la Grande Grèce. L'auteur présente longuement les Gaulois, la prise de Rome par ces derniers, les conflits qui les opposent aux Romains. Le chapitre six, « Early Stages » (p. 113-134), commence par analyser l'épithaphe qui figure sur le sarcophage de Lucius Cornelius Scipio Barbatus, car elle indique que les relations entre Rome et la Ligue samnite sont telles que la guerre est la seule solution. Il présente ensuite le déroulement des campagnes militaires en 298 et 297. Le chapitre sept, « A Man and His Road » (p. 135-152), est consacré pour l'essentiel à Appius Claudius Caecus, à ses réformes et à sa campagne militaire de 296. Comme son titre l'indique, le chapitre huit, « Sentinum » (p. 153-186), analyse la bataille de 295 et met en avant le rôle de Quintus Fabius Maximus Rullianus et la *deutio* de Decius Mus. La légion de lin mentionnée dans le sous-titre du livre apparaît au chapitre neuf, « The Last Stand of the Linen Legion » (p. 187-232), le plus long. Il n'est cependant que peu question d'elle (p. 208-211) et l'auteur insiste surtout sur les batailles d'Aquilonia et de Cominium et la prise de Bovianum et de Saepinum en 293. Les Romains ont gagné la guerre, même si le conflit dure encore jusqu'en 290, des années présentées dans le dernier chapitre, « The Last Campaigns » (p. 233-255), dont les dernières pages sont consacrées à Curius Dentatus, qui a sa place « among the Republic's greatest early imperialists », et à sa lutte contre Pyrrhus. L'épilogue (p. 256-283) indique d'abord quel a été le sort des Samnites après la bataille de la porte Colline de l'automne 82 avant J.-C. Il y a ensuite un retour en arrière et un rappel des révoltes samnites après 290 et la fin de la troisième guerre samnite : à l'occasion de la guerre contre Pyrrhus, de la guerre contre Hannibal, lors de la guerre sociale, ce qui permet de revenir aux événements de l'année 82. Les Samnites ont été presque éradiqués en tant que peuple, mais la notion de pays samnite existe encore de nos jours, comme le montre l'existence du *Museo archeologico nazionale del Sannio Caudino* à Montesarchio.

Des cartes, un cahier central avec des photographies, une bibliographie et un index complètent le livre.

La présentation des sources anciennes et des auteurs contemporains laisse à désirer. Pour les premières, nous n'avons que le nom de l'auteur et le titre de l'œuvre, il n'y a aucune indication concernant l'édition utilisée. Pour les seconds, il manque parfois l'indication de l'éditeur et la date d'édition pour les livres, l'indication de l'année, du numéro du volume et des pages pour les articles. On trouve parfois l'indication « Source » avant le titre de la revue, on ne sait pourquoi. Le prénom des auteurs est écrit parfois en entier, parfois il n'y a que l'initiale et dans un cas, il manque. Il y a là une absence de rigueur scientifique regrettable. Comme cela devient habituel dans les ouvrages anglo-saxons, la bibliographie ne comporte que des ouvrages en anglais et le contenu du livre s'en ressent : l'auteur semble ignorer de larges pans de la recherche contemporaine dans le domaine de l'histoire romaine, sauf quand les livres ont été traduits en anglais. Ainsi, il parle longuement d'Appius Claudius Caecus, mais ne cite pas dans la bibliographie le livre de M. Humm, *Appius Claudius Caecus. La République accomplie*, Rome, 2005. Les conflits qu'il étudie ont été analysés par M. Engerbeaud

dans deux livres récents, *Rome devant la défaite*, Paris, 2017, et *Les Premières Guerres de Rome (753-290 av. J.-C.)*, Paris, 2020. Étonnamment, l'ouvrage de Th. Mommsen, *The History of Rome*, est présenté comme datant de 2010. Il conviendrait de préciser qu'il ne s'agit pas de la première édition de l'ouvrage.

On retrouve ces négligences et ces approximations dans le texte. Les auteurs anciens sont cités, mais la référence des citations n'est pas toujours donnée ; on trouve parfois des phrases entre guillemets, mais on ne sait pas qui est ainsi cité. L'auteur note, p. 90, que les dirigeants romains jugent nécessaire de nommer deux dictateurs en 302 : c'est juste avant un nouveau siècle. C'est le cas selon notre calendrier, mais certainement pas selon celui des Romains. Sans doute pour rendre sa description plus vivante, il fait des comparaisons avec le monde contemporain. Ainsi à propos de la relation de la cité avec les patriciens, au début de l'histoire de Rome, il évoque la situation d'une ville de la frontière dans un western hollywoodien, la plèbe, lors de sa sécession, forme une sorte d'embryon de soviét, il est question des *Tories* pour désigner ceux qui sont opposés à la politique d'Appius Claudius Caecus. Même dans un livre de vulgarisation, ce dont il s'agit ici, ces comparaisons ne peuvent que donner aux lecteurs non avertis une idée fautive des réalités antiques. Ils pourront cependant, en lisant ce livre, avoir une première approche de cette période de l'histoire romaine. Mais ils peuvent également lire l'ouvrage d'E.T. Salmon, *Samnium and the Samnites*, Cambridge, 1967, qui est cité dans la bibliographie et qui reste une référence incontournable sur le sujet.

Catherine WOLFF

**Hendrikus A. M. VAN WIJLICK, *Rome and the Near Eastern Kingdoms and Principalities, 44-31 BC. A Study of Political Relations during Civil War*, Leiden-Boston, Brill, 2021, 321 p., 119 €, ISBN 9789004441743.**

« Vers l'Orient compliqué », le général De Gaulle « volait avec des idées simples ». On ignore si le grand Pompée partageait lui aussi « des idées simples », mais il est certain que l'Orient vers lequel il naviguait en 66 avant J.-C. n'avait rien à envier, en matière de complexité, à celui d'avril 1941.

L'ouvrage de H. van Wijlick est destiné à éclairer cette complexité, née de l'affaiblissement du grand royaume séleucide et des entreprises militaires de Rome dans la région, depuis les guerres de Sylla au début du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.

Si la période définie dans le titre (44-31, *i.e.* les seules années de guerre civile suivant la mort de César) peut paraître un peu limitative, l'auteur ne prétend pas s'y tenir. Ainsi ne fait-il l'économie de l'analyse ni des campagnes orientales de Pompée (66-63) ni de son entreprise de réorganisation de l'Orient romain ou sous influence romaine. De même n'ignore-t-il pas l'effet des affrontements entre César et Pompée, dans lesquels les territoires orientaux jouent déjà un rôle important : par exemple lors de la bataille d'Alexandrie en 47 avant J.-C., où César courut le risque de tout perdre face aux forces égyptiennes, mais reçut l'appui décisif d'une armée judéenne envoyée par Antipater l'Iduméen, père du futur roi Hérode. L'ensemble présente donc une très complète

analyse critique des relations politiques, stratégiques et militaires entre Rome d'une part – mais une Rome souvent déchirée en camps rivaux et acharnés à se combattre – et les royaumes et principautés du Proche-Orient d'autre part, durant la période des deux triumvirats jusqu'au triomphe d'Octave-Auguste en 27 avant J.-C.

Cet ouvrage s'inscrit ainsi dans la grande tradition des historiens de l'Orient romain, parmi lesquels les noms de F. Millar et de M. Sartre s'imposent au premier plan. Outre le renouveau historiographique du sujet, les deux principaux apports du livre résident dans la focalisation chronologique sur l'époque des guerres civiles et dans la définition géographique d'un Proche-Orient élargi aux dimensions du « Croissant fertile », de l'Empire parthe à l'Égypte en passant par le Levant.

En réalité le choix géopolitique des États concernés par l'étude – et l'auteur s'en justifie longuement dans son introduction – revient à privilégier le rôle de l'Égypte au détriment d'une grande partie de l'Asie Mineure. Ne sont finalement retenues qu'une dizaine de territoires, de dimensions et d'importances très inégales : l'Empire parthe, l'Arménie, la Médie Atropatène, l'Égypte ptolémaïque, la Judée, la principauté de Chalcis, la Nabatène, la Commagène et la cité d'Émèse. Les Émiséens, ou même la principauté de Chalcis, méritaient-ils plus qu'un bref paragraphe permettant de les situer sur la carte de l'Orient romain ? Sans doute pas, mais les passages qui leur sont consacrés reflètent les joies de la pure érudition historique. En outre, ils illustrent l'intérêt porté par les administrateurs et stratèges romains aux plus petits acteurs de la région.

On appréciera, au passage, les deux belles cartes du Proche-Orient publiées en annexe qui situent précisément ces territoires aux frontières changeantes et incertaines.

L'étude est organisée chronologiquement en trois parties, dont chacune traite tour à tour des liens entre Rome et les différents États orientaux. L'avantage de cette construction est de permettre au chercheur ou à l'étudiant de repérer immédiatement les données précises dont il aura besoin ; son inconvénient inévitable est d'obliger à des recouplements, redites et renvois.

Les trois parties couvrent donc : 1. La réorganisation de l'Orient par Pompée et les liens d'*amicitia* établis entre souverains locaux et Rome, soit les années 66-63 avant J.-C. en détail et 63 à 45 à grands traits. 2. La guerre civile entre césariens et républicains, soit de l'assassinat de César (mars 44) à la défaite de Brutus et Cassius à Philippes (octobre 42). 3. La période du second triumvirat, de la défaite de Brutus et Cassius à Philippes à la guerre entre Octave et Antoine, soit de 42 aux batailles d'Actium et d'Alexandrie (31/30).

Enfin l'auteur aborde à plusieurs reprises des questions transversales tendant à renouveler la compréhension de la politique orientale romaine à cette époque. Ainsi rejette-t-il le terme habituellement en usage dans l'historiographie de « rois-clients » : le modèle de la relation patrons-clients lui apparaît en effet moins pertinent que celui de « l'amitié » (*amicitia/φιλία*). Cette relation définie en termes d'*amicitia societasque* entre Rome et un autre État impliquait-elle ou non l'existence d'un traité en bonne et due forme (*foedus*) définissant les obligations réciproques des deux parties ? Rien n'est moins sûr. Sur ce point précis, les sources anciennes ne permettent pas de trancher.



On résumera finalement en ces termes la problématique à l'œuvre dans ce bel ouvrage : dans quelle mesure la/(les) guerre(s) civile(s) romaine ont-elles modifié les rapports politiques entre Rome et les États (soumis ou indépendants) du Proche-Orient ?

Christophe BATSCH

David J. BREEZE, Michel REDDÉ, *Frontiers of the Roman Empire. Frontières de l'Empire romain. The Roman Frontier in Egypt. La frontière romaine en Égypte*, Oxford, Archaeopress Publishing, 2021, 96 p., 21,99 \$, ISBN 9781789699456.

Ce petit livre, écrit par deux archéologues très réputés, a été rédigé dans leurs deux langues, et les textes sont disposés côte à côte. S'il ne contient pas de notes de bas de page, il propose une bibliographie essentielle et une iconographie somptueuse.

L'objectif des auteurs était de suggérer aux archéologues de tous les pays et à leurs dirigeants politiques de faire inscrire la frontière de l'Empire romain au patrimoine mondial de l'humanité, tel qu'il est défini et reconnu par l'UNESCO. Des parties de cette limite y ont déjà été admises, à savoir le mur d'Hadrien en Bretagne et le complexe germano-rétique. L'ensemble qui devra être pris en compte, beaucoup plus vaste, mesure 7 500 km et traverse une vingtaine de pays.

Militaire, la frontière de l'Empire romain possédait d'autres aspects, rappelés par les auteurs. D'abord, elle se caractérisait par des constructions originales, des camps, plus ou moins grands en fonction des effectifs de l'unité qui y était installée ; une forteresse légionnaire couvrait en général un peu plus de 20 hectares. Ensuite, elle attirait des civils. Près de chaque camp existait une agglomération, où vivaient des femmes de soldats et leurs enfants, des paysans, des artisans et des organisateurs de loisirs. C'est ce que révèlent l'archéologie, l'épigraphie et la photographie aérienne.

Pour mieux fonder leur propos, les auteurs ont pris un exemple, qu'ils ont développé : l'Égypte. Et c'est un cas particulier. En effet, la frontière au sens précis du terme est très étroite : le pays utile, qui suit le cours du Nil, mesure 850 km de long pour une largeur d'au moins 3/4 km et, d'au plus, 20/25 km. Dans cet espace vivait une population estimée à 7 500 000 âmes. Ses moyens d'existence, pour ne pas parler de sa richesse, venaient du blé, des mines et carrières, de l'artisanat et du commerce.

L'armée romaine qui y était en garnison comptait trois légions au début de l'époque impériale et cet effectif fut réduit à deux puis à une unité de ce type. Il faut leur ajouter des auxiliaires en nombre inconnu et une flotte, la *classis Alexandrina*. Elle a en outre laissé des traces très importantes, des papyrus en quantité et des forts. Les uns et les autres ont été bien étudiés, même s'il reste encore beaucoup à faire (R. Alston, *Soldier and Society in Roman Egypt. A social History*, London, 1995 ; S. Perea Yébenes, *El ejército romano en Egipto*, Madrid, 2020). On retiendra que l'axe qui reliait le Nil à la mer Rouge, la route de Myos Hormos, a donné naissance à des forts, tous liés à des citernes et, quand c'était possible, à des puits. Et la période du Bas-Empire a vu la poursuite de cette politique militaire d'expansion.

En conclusion, les auteurs espèrent que les dirigeants des États modernes qui sont concernés comprendront l'intérêt de ce projet. Ils pensent néanmoins qu'il leur faudra beaucoup de travail, de patience et de bonne volonté.

Yann LE BOHEC

**Samuele ROCCA, *Mai piu Masada cadrà. Storia e mito della fortezza di Erode*, Roma, Salerno Editrice, 2021, 260 p., 20 €, ISBN 9788869735547.**

Voici un livre court, accessible et bien informé sur un siège emblématique de la grande révolte de la Judée contre Rome (66-73/74). Le titre est emprunté à un vers célèbre du poème épique de Yitzhak Lamdan : « Plus jamais Massada ne tombera » (*Massada*, 1927). Il s'agit en effet de présenter les événements qui conduisirent à la chute de la forteresse et au suicide collectif de ses neuf cent soixante défenseurs, mais aussi leur réception dans la mémoire collective israélienne, c'est-à-dire le « mythe » de Massada, tel qu'il s'est constitué depuis la redécouverte du site au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'auteur commence par présenter l'histoire du royaume hasmonéen, période durant laquelle le promontoire de Massada est fortifié pour la première fois, à l'initiative d'Alexandre Jannée. Le chapitre suivant traite des réaménagements opérés par Hérode le Grand, à une époque où la Judée bascule dans la sphère d'influence romaine. Puis l'auteur aborde les événements de la grande révolte de 66, le siège et la chute de Massada, avant de consacrer la dernière partie du livre à la réappropriation mémorielle du site, dans son double rapport au mouvement sioniste et à la constitution de l'État d'Israël.

Le développement portant sur la guerre judéoromaine occupe un peu moins de quatre-vingts pages, ce qui limite l'intérêt de cet ouvrage pour l'historien militaire. L'auteur propose néanmoins une synthèse de qualité sur cette séquence événementielle. Il maîtrise la documentation archéologique mise au jour par les fouilles de 1963-1965 et développe des considérations fort intéressantes sur la méthode et les objectifs de Flavius Josèphe. Le lecteur est ainsi invité à suivre les pas du légat Flavius Silva dans les confins orientaux du désert de Judée. Le déploiement de l'armée romaine, les travaux d'investissement et les opérations de siège sont décrits de façon succincte, mais rigoureuse. Une attention particulière est accordée au mobilier archéologique découvert sur place par les équipes de Y. Yadin.

Il nous a semblé curieux que dans son développement consacré au siège lui-même, S. Rocca ne discute pas la thèse révisionniste avancée par H. Goldfus et B. Arubas (« The Significance of Geomorphological and Soil Formation Research for Understanding the Unfinished Roman Ramp at Masada », *Catena*, 146, 2016, p. 73-87) et popularisée par la récente synthèse de S. Mason (*A History of the Jewish War, AD 66-74*, Cambridge, 2016). Selon ces deux chercheurs, les Romains n'auraient pas achevé la construction de leur rampe d'assaut ; ils n'auraient pas non plus ouvert une brèche dans la muraille de Massada : le récit du suicide collectif aurait été inventé de toutes pièces par Flavius Josèphe pour les besoins de sa démonstration. Cette omission est peut-être



volontaire, S. Rocca montrant de façon convaincante que plusieurs témoignages archéologiques s'accordent bien avec la version de l'historien judéoromain.

De belles pages sont consacrées au dernier discours d'Eléazar ben Yaïr devant les défenseurs de Massada, dont S. Rocca décortique habilement les ressorts littéraires et théologiques. Plus généralement, la théologie politique de Flavius Josèphe est finement analysée au fil du chapitre 4. L'auteur trouve des parallèles intéressants entre le point de vue de l'historien – hostilité aux sicaires et à leur discours de violence eschatologique ; foi en une providence divine qui fait des Romains l'instrument d'une punition du peuple hébreu – et certains écrits exégétiques puisés dans la littérature rabbinique. Il est seulement regrettable que ces opinions, qui étaient partagées par une large part de l'élite sacerdotale juive et s'apparentaient à une véritable haine de classe, ne fassent pas l'objet d'une mise en perspective sociologique, approche dont la fécondité a inspiré à P. Vidal-Naquet l'un de ses meilleurs écrits académiques (*Flavius Josèphe ou du bon usage de la trahison*, Paris, 1977).

En définitive, l'universitaire spécialiste de la Judée ou des guerres romaines ne trouvera rien de révolutionnaire dans cet ouvrage. Il a d'ailleurs été précédé par deux excellentes synthèses qu'il est difficile de surpasser (M. Hadas-Label, *Massada. Histoire et symbole*, Paris, 1995 ; J. Magness, *Masada. From Jewish Revolt to Modern Myth*, Princeton-Oxford, 2019). S. Rocca semble plutôt viser le grand public, avec un livre concis, doté d'un appareil scientifique minimal (une dizaine de notes repoussées en fin d'ouvrage). Deux plans de Massada et une carte de la Judée viennent compléter le texte : c'est un peu maigre et l'on aurait aimé que certains vestiges du siècle évoqués par l'auteur – notamment les fameux *ostraca* portant les noms des sicaires tirés au sort pour donner la mort à leurs compagnons d'infortune – fassent l'objet d'illustrations complémentaires (sur ce point, le livre de J. Magness cité *supra* est beaucoup plus fourni).

Maxime PETITJEAN

**Patrick GALLIOU, *Rome et l'impossible conquête de l'Écosse, I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.*, Chamalières, Lemme Edit, 2021, 119 p., 17,95 €, ISBN 9782492818042.**

Ce petit livre (petit par le volume) part d'une constatation : les Romains ont subi trois échecs militaires en Écosse. Pour comprendre cette histoire, il n'est pas possible d'ignorer la géographie qui, comme chacun sait, « sert, d'abord, à faire la guerre » (Yves Lacoste). Il convient également de voir les origines du peuplement. Des humains sont attestés dans le nord de l'île au Paléolithique et au Mésolithique, mais ils étaient peu nombreux et ils sont mal connus. Le Néolithique commence ici tardivement avec les premiers agriculteurs qui ne sont pas connus avant 4300/4000 avant J.-C. Peu de nouveaux arrivants sont attestés à l'âge du Bronze et, ce qui est plus surprenant, à l'âge du Fer. En effet, le peuplement celtique ne se fit pas sous forme d'une « invasion », terme rejeté par l'auteur.

La présentation des sources est éloquent : peu de textes permettent d'étudier l'histoire de l'Écosse dans l'Antiquité, connue surtout par l'archéologie. Le principal auteur est Tacite qui écrit en 98 une biographie de son beau-père, Agricola. Il faut leur ajouter deux paragraphes (Cassius Dion et Hérodien). Ils permettent de voir que César a voulu imiter Alexandre le Grand, ce qui est un point de vue que nous partageons. C'est l'empereur Claude qui a décidé la conquête de l'île et la poursuite de cette entreprise est étudiée presque année après année, au moins légat impérial après légat impérial. Plus tard, Agricola réussit à vaincre les Écossais et à prouver que la Bretagne est une île, en en faisant le tour.

Un des centres d'intérêt de cet ouvrage tient au maniement des sources archéologiques. Patrick Galliou décrit trois lignes de défense anciennes. La *Highland Line* était composée de six forts, chargés de la surveillance des Grampians ; la *Gask Ridge* constituait un second ensemble défensif étalé entre Crieff et Perth ; enfin, plusieurs forts étaient alignés dans la vallée de Strathmore, entre Perth et Stonehaven. Le II<sup>e</sup> siècle vit plusieurs abandons qui commencèrent avec la destruction par les Romains eux-mêmes du célèbre fort de Inchtuthil en 88. Pourtant, un dossier célèbre, les centaines de textes trouvés à Vindolanda (début du II<sup>e</sup> siècle), laisse l'impression d'une vie de garnison plutôt tranquille. Il est donc difficile d'expliquer avec précision et certitude pourquoi les Romains construisirent deux remparts successifs, les célèbres murs d'Hadrien et d'Antonin, ainsi que de nombreux forts et fortins.

La fin du II<sup>e</sup> siècle fut marquée par des révoltes mal connues. Elles demandèrent la venue de Septime Sévère, qui d'ailleurs mourut à York (*Eburacum*). À partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle, la « crise de l'empire » frappa la Bretagne. Au IV<sup>e</sup> siècle, les barbares, Francs et Saxons, venaient depuis le nord-est pour piller le sud de l'île ; les Pictes, « les Peints » (ils se peignaient en bleu avant les combats), faisaient de même depuis le nord et les Irlandais depuis le nord-ouest. C'est alors que les généraux romains mirent en place un système célèbre appelé le *litus Saxonicum*, « le rivage des Saxons » : c'était une série de fortifications édifiées de part et d'autre des rivages de la Manche. Au début du V<sup>e</sup> siècle, l'État romain, en annonçant qu'il ne paierait plus les soldats stationnés dans l'île, abandonna cette région à son sort. Elle sortit du monde romain.

Un dernier chapitre traite des relations entre les Romains et les autochtones (il vaut mieux, effectivement, parler d'« autochtones » que de « tribus » : ils avaient une organisation sociale et politique). Il examine les domaines de l'économie et de la culture.

En conclusion, Patrick Galliou rappelle que les Romains ont échoué par trois fois à dominer l'Écosse, à la fin du I<sup>er</sup> siècle, au milieu du II<sup>e</sup> et au début du III<sup>e</sup>. Une courte chronologie et une brève bibliographie viennent clore cet ouvrage qui ouvrira les esprits de nos contemporains sur un monde qui leur est souvent mal connu, voire inconnu.

Yann LE BOHEC

Carsten H. LANGE, Andrew G. SCOTT, *Cassius Dio: The Impact of Violence, War, and Civil War. Historiography of Rome and Its Empire* (vol. 8), Leiden-Boston, Brill, 2020, 358 p., 115 €, ISBN 9789004434424.

On assiste depuis quelques années à un renouveau de l'intérêt pour Cassius Dion (CD), un historien qui vaut mieux que sa réputation, soulignent C.H. Lange et A.G. Scott dans leur introduction. L'ouvrage qu'ils ont dirigé contribue à ce renouveau. Il s'agit d'un recueil de contributions regroupées dans cinq parties d'inégale importance : « Violence » (deux articles, p. 15-62), « Guerre » (quatre articles, p. 65-162), « La guerre civile et la cité de Rome » (deux articles, p. 165-216), « La guerre civile et le Sénat » (trois articles, p. 219-286) et « La guerre civile et les Sévères » (trois articles, p. 289-354). Des trois termes du titre, ce sont donc les guerres civiles qui sont le sujet principal. Les deux éditeurs le reconnaissent dans l'introduction, soulignant que cette importance est liée au fait qu'il s'agit d'un thème très important chez CD : une de ses préoccupations principales est d'examiner la meilleure forme de gouvernement pour Rome ; il s'agit pour lui de la monarchie, obtenue grâce à la guerre civile. Mais la discorde civile n'est pas séparée dans son œuvre de la guerre extérieure et de la violence, intérieure comme extérieure, ce qui explique les trois termes du titre.

La première contribution de la partie « Violence » est celle de P. Berdowski, « Violence as an Interpretative Category in Cassius Dio: The Terror under Sulla in 82 BCE ». L'auteur souligne l'importance de Sylla dans l'œuvre de CD : c'est un *exemplum*, en particulier quand il s'agit d'analyser la violence. Il montre comment CD, particulièrement intéressé par l'étude de la nature humaine, utilise la violence pour étudier la psychologie de Sylla. En commençant par les motivations de ce dernier, CD essaie d'expliquer les causes et le déroulement des proscriptions, de dresser une « anatomie de la violence ». Pour lui la violence est un obstacle au bon fonctionnement de l'État, mais c'est aussi une caractéristique de tout pouvoir et on ne peut donc l'éliminer. Seuls la *paideia*, les *nomoi* et le choix de bons conseillers permettent de la canaliser. J. Allen, « Gossip of Violence and Violence of Gossip: Livia's Lament and Its Remedy in Cassius Dio's Severan Context », étudie le dialogue entre Auguste et Livie à l'occasion de l'épisode apocryphe de la conspiration de Cinna. L'épisode est placé au seuil du passage de la démocratie à la monarchie et Livie recommande une voie nouvelle, opposée aux décisions politiques prises par Sylla (il a choisi la violence), César (il prône l'amnistie, mais n'est pas sincère) et Cicéron (il prône également l'amnistie, mais ne peut la mettre en œuvre), qui ont tous les trois échoué. Il faut choisir la clémence, qui prouve que le *princeps* possède tout le pouvoir, faire reconnaître donc la réalité du pouvoir d'Auguste et ainsi mettre fin aux rumeurs, qui engendrent la violence.

Dans la partie « Guerre », J. Rich, « Causation and Morality: Cassius Dio on the Origins of Rome's External Wars under the Republic », part du constat que les guerres extérieures occupent une place importante dans les trente-cinq premiers livres de CD, mais que ces derniers ne sont connus que par des extraits et des résumés. On s'est donc peu intéressé jusqu'à présent à ce que pensait CD des origines des guerres romaines républicaines et des questions d'éthique. À propos des quatre premiers rois, CD souligne

le fait qu'être dans son droit n'est pas une garantie de succès à la guerre : les Romains étaient en tort lors de leurs premières guerres, mais ils ont gagné. L'épisode des Fourches caudines et de ses suites montre aussi que la guerre favorise le plus fort et que la justice ne décide pas de la victoire. Ceux qui disent que la justice de leur cause leur apportera la victoire mentent, le vrai motif de leur action est leur intérêt et il le montre pour le discours prononcé à *Vesontio* en 58 par César, qui met en avant la thèse de « l'impérialisme défensif ». Pour CD, les Romains à l'époque républicaine ont été poussés à conquérir un empire en partie par le désir humain inné d'avoir plus et en partie pour assurer leur sécurité, par peur de l'hostilité que leur expansion provoquait chez leurs voisins. Il n'approuve pas plus les guerres de conquête de l'époque impériale. M. Lindholmer, « Caesar's Campaigns in Cassius Dio's Late Republic », montre, en comparant le récit de CD avec des sources parallèles, que l'historien est particulièrement hostile à César ; il minimise ses talents, sa gloire et l'importance de ses campagnes. Comme les autres commandants de cette époque et contrairement à ce qui se passe au début de la République, César ne sert que ses propres intérêts. En faisant un tel portrait, CD souhaite montrer le mauvais fonctionnement de l'impérialisme à la fin de la République, qui crée des guerres non nécessaires et sans bénéfices. E. Bertrand, « Cassius Dio and the Roman Empire: The Impact of the Severan Wars on Dio's Narrative », fait le lien entre les conquêtes de la fin de l'époque républicaine et les guerres de Septime Sévère : les difficultés de son époque, liées aux guerres d'expansion de l'époque sévérienne, font qu'il questionne la légitimité des guerres et critique l'expansion romaine comme l'un des principaux facteurs de la chute de la République. W. Havener, « "A Warlike Man": Cassius Dio's Perception and Interpretation of the Imperial Military *Persona* », souligne l'importance qu'il y a pour tous les empereurs à monopoliser, contrôler et personnaliser le prestige militaire. C'est une caractéristique fondamentale de la représentation impériale. CD insiste sur l'importance du *praenomen imperatoris*. C'est lui, et non le titre *Augustus*, qu'il présente comme un symbole du pouvoir absolu de l'empereur. Si les empereurs pris individuellement utilisent mal leur *persona* militaire, cela ne remet pas en cause le régime monarchique, le meilleur régime selon CD.

Dans la troisième partie, « La guerre civile et la cité de Rome », A. Imrie, « The War Comes Home: Rome and Romans during Civil Conflict in the *Roman History* », commence par comparer la réaction du peuple lors de deux épisodes, l'un de la fin de l'époque républicaine (l'épisode du Rubicon) et l'autre en 193 (l'élection de Didius Julianus). Lors du second épisode, la vie quotidienne ne semble pas bouleversée, bien que la guerre civile menace, ce qui est à l'opposé de ce qui se passe en 49. En élargissant l'étude à l'ensemble des guerres civiles, l'auteur montre que Rome est décrite par CD tantôt, rarement, comme le prix ultime pour le vainqueur, tantôt comme une ville corruptrice et amollissante, qu'il s'agit pour lui d'une ville très militarisée et qu'au fil du temps les masses urbaines prennent conscience de leur force et se font entendre alors que l'ordre sénatorial devient de plus en plus muet. C. Lange, « Talking Heads: the *Rostra* as a Conspicuous Civil War Monument », montre, en étudiant leur utilisation et en particulier l'exposition des têtes coupées (elles deviennent des *imagines* perverses) qui y est faite, comment les *Rostres* se transforment en monument principal des conflits

civils à la fin de l'époque républicaine et en monument de la victoire. Sous le principat, il y a changement de lieu : c'est principalement l'escalier des Gémonies qui est utilisé pour l'exposition des têtes coupées.

Dans la quatrième partie, « La guerre civile et le Sénat », A. Peer, « Cassius Dio, Cicero, and the Complexity of Civil War », étudie deux discours de Cicéron réécrits par CD, l'un prononcé après le meurtre de César en 44 (il plaide pour la concorde et la paix) et l'autre en 43, contre Antoine (Cicéron demande qu'Antoine soit déclaré ennemi public). En 44 comme en 43, Cicéron tente de pousser le Sénat à agir et échoue. Pour CD, il oublie la prudence dont doit faire preuve le Sénat et est l'exemple de ce que ne doit pas faire un sénateur. K. Markov, « Cassius Dio on Senatorial Activities as a Factor of Political Instability and Civil War », analyse la façon dont CD présente les actions du Sénat. Les décisions du celui-ci à la fin de l'époque républicaine contribuent à l'instabilité de la période et donc au changement de régime. Sous la monarchie, CD représente l'action sénatoriale collective comme une force qui compte et qui se manifeste mieux dans les périodes d'instabilité politique. Le message de l'historien est clair : il fait la promotion du consensus et de la collaboration avec un chef efficace. Pour A. Kemezis, « Cassius Dio and Senatorial Memory of Civil War in the 190s », Septime Sévère a échoué à créer une propagande semblable à celle d'Auguste, sur lequel il a modelé son image publique, alors que ce sont les gagnants qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de 193-197. Le responsable de cet échec est en grande partie CD, qui a peint un portrait complexe de Septime Sévère.

La cinquième partie, « La guerre civile et les Sévères », commence avec la contribution de S. Asirvatham, « Cassius Dio, 'Ομόνοια, and Civil War ». L'analyse de la façon dont CD présente le concept de *concordia* et le culte qui est rendu à *Concordia* (il le mentionne souvent) montre que cela lui permet de lier les guerres civiles de la fin de l'époque républicaine à la dynastie sévérienne et que pour lui la concorde a rarement été possible à Rome et l'est encore moins à l'époque sévérienne. Que Rome ne puisse connaître la *concordia* est une idée largement partagée par les autres historiens de Rome. J. Osgood, « "If You Do Wrong, You Will Be King!": The Civil War Victor in Cassius Dio », compare l'attitude de César à son retour à Rome en 46 et celle de Septime Sévère en 197, après l'élimination de Clodius Albinus : mise en avant de sa clémence (qui n'est qu'apparente) par l'un, qui veut la réconciliation, cruauté de l'autre, qui veut se venger. Le César de CD n'est pas entièrement plausible : il a été créé pour servir de faire-valoir de Septime Sévère. Mais César a réellement fourni un effort de réconciliation en 46. Son orgueil l'a cependant perdu. A. Scott, « Civil War and Governmental Change: From the Achievements of Augustus to the Failures of the Severans », étudie le rôle de la guerre civile dans le changement de forme de gouvernement : à la fin de l'époque républicaine, elle a permis de passer de la démocratie à la monarchie, ce qui est positif pour CD ; en 69, le passage s'est fait d'une monarchie dégénérée, presque une tyrannie, à une monarchie digne de ce nom. Là aussi, la guerre civile a eu une conséquence positive. Mais en 193-197 et en 218, la guerre civile n'a pas produit mieux, elle n'a été que destructrice, elle a renforcé les aspects négatifs du régime sévérien parce que Septime Sévère ne recherchait que le pouvoir.

Tout au long du volume, les différents articles se font écho et l'on a une sorte de fil conducteur qui met en valeur quelques idées principales : la dette de Cassius Dion à l'égard de Thucydide ; le fait que Cassius Dion est un sénateur et qu'en tant que tel la politique du Sénat romain l'intéresse, tout comme l'évolution de son pouvoir et de son influence, d'où la place occupée par le Sénat dans son œuvre. Il est aussi présenté comme l'historiographe de la *stasis* et de la guerre civile ; il a du reste vécu les guerres civiles qui ont suivi l'assassinat de Commode et cette expérience l'a marqué. Cela explique le jugement qu'il porte sur Septime Sévère et ses successeurs et son intérêt pour les guerres civiles de la fin de la République. Mais il est prêt à accepter leur existence si cela permet de passer de la démocratie à la monarchie, qui est pour lui le seul régime susceptible d'apporter la stabilité. Les guerres civiles de la fin de l'époque républicaine ont donc été une bonne chose, puisqu'elles ont permis la mise en place d'un nouveau régime par Auguste, qui est pour Cassius Dion un modèle. Cela donne beaucoup de cohésion au livre qui montre qu'effectivement, Cassius Dion est un historien qui vaut mieux que sa réputation et qui a une vision bien à lui, liée à son expérience personnelle, de l'évolution de Rome.

Catherine WOLFF